

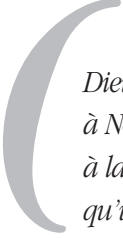
# choisir

revue culturelle  
n° 552 – décembre 2005



**Evangelies et récits**





*Dieu de paix,  
à Noël, nous découvrons,  
à la suite de la Vierge Marie,  
qu'une des pures joies d'Évangile  
est d'avancer vers une simplicité  
du cœur et de la vie.  
Avec le peu que nous avons,  
nous voudrions l'accueillir  
dans le silence et dans l'amour.*

***Frère Roger de Taizé***



***La rédaction et l'administration  
de « choisir » vous souhaitent de***

***Bonnes et Heureuses Fêtes !***

# choisir

n° 552 - décembre 2005

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Rédaction

tél. 022 827 46 75  
fax 022 827 46 70  
redaction@choisir.ch  
Internet : www.choisir.ch

## Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef  
Thierry Schelling s.j., rédacteur  
Lucienne Bittar, rédactrice  
Jacqueline Huppi, secrétaire

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.

## Conception graphique

studio Loys (Annecy)

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy  
Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Administration

Geneviève Rosset-Joye

## Abonnements

1 an : FS 80.-  
Étudiants, apprentis, AVS : FS 55.-  
CCP : 12-413-1 «**choisir**»  
Pour l'étranger :  
FS 85.- Par avion : FS 90.-  
€ : 56.- Par avion : € 60.-  
Prix au numéro : FS 8.-

choisir = ISSN 0009-4994

## Illustrations

Couverture : Pascal Deloche/GODONG,  
La Sainte famille. Monastère copte de la Sainte  
Vierge et de saint Jean Kamé, Egypte  
p. 7 : CIRIC  
p. 23 : Rijksmuseum, Amsterdam  
p. 30 : Ocean-films  
p. 33 : Pierre Emonet

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Quel avenir pour ce nouveau-né ? <i>par Pierre Emonet</i>	
<b>Actuel</b>	<b>4</b>
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
« Ah la crise ! » <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>9</b>
La leçon des hortensias <i>par Jacques Petite</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>11</b>
La résilience et les surprises de Dieu <i>par Stefan Vanistendael</i>	
<b>Bible</b>	<b>16</b>
Dévoiler les apocryphes <i>par Enrico Norelli</i>	
<b>Bible</b>	<b>21</b>
De Marie de Magdala à Marie-Madeleine Le « Da Vinci Code » <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
<b>Portrait</b>	<b>26</b>
Alberto Hurtado <i>par Charles Delhez</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>29</b>
Reconnaisances <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
<b>Lettres</b>	<b>32</b>
Adieu Venise <i>par Gérard Joulé</i>	
<b>Lettres</b>	<b>36</b>
Pour un anniversaire <i>par André Durusset</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>37</b>
Gérer la création <i>par René Longet</i>	
<b>Chronique</b>	<b>42</b>
Le plaisir de déplaire <i>par Pascal Décaillet</i>	
<b>Table des matières 2005</b>	<b>44</b>

# Quel avenir pour ce nouveau-né ?

*Le nouveau-né n'est pas tombé du ciel comme par enchantement, il est issu d'une longue lignée. Les bergers l'ont trouvé « avec Marie et Joseph » et les mages l'ont adoré dans les bras de sa mère. Matthieu et Luc insistent ; ils disent son enfance égyptienne dans l'émigration, son adolescence et sa jeunesse en Galilée, son intégration sociale comme fils de charpentier. La petite fugue à 12 ans montre des parents désemparés, perplexes face à un jeune adolescent qui leur échappe, pour affirmer un peu précocement son indépendance. Jamais abandonné à lui-même, l'enfant grandit, porté par un milieu familial et social qui détermine pour une bonne part son identité. Cet environnement le protège et le conduit vers son autonomie, jusqu'au jour où il ne vivra qu'appuyé sur la parole intérieure, celle du Père qui parle à son cœur : ce sera le passage du baptême. A Cana, à Capharnaüm, à Béthanie, sur les bords du lac de Tibériade ou sur les chemins de Judée, parents, amis et amies l'entourent, pleins d'attention et de tendresse, des cousins et des disciples bien typés l'accompagnent, les plus courageux se tiendront à ses côtés jusqu'au bout. Certes, cet enfant vient d'en haut, mais il est enraciné dans un milieu bien précis. Tout au long de sa vie, ses racines familiales et culturelles affleureront à travers des visages et des traditions, tel le rappel d'un terreau nourricier.*

*Si les Evangiles sont assez discrets sur l'environnement dans lequel le Christ est né et a grandi, les apocryphes se montrent plus díserts. Relayés par la piété populaire, la liturgie et l'art, ils témoignent du besoin où nous sommes de voir la Bonne Nouvelle s'incarner dans un cadre familial, plus proche de notre réalité quotidienne qu'un enseignement froidement dogmatique. Le bonheur toujours renouvelé de Noël et de l'Épiphanie, l'émotion et la révolte au souvenir du massacre des innocents, l'étonnement devant la virginité de Marie, tout cela dit bien que chacun retrouve dans ces histoires quelque chose de sa propre vie, de ses joies, de ses peines, de ses indignations de ses doutes. Elles disent que le mystère est sur terre autant que dans le ciel.*

*Cette année la fête de Noël se profile sur fond de rébellion. Une génération privée de sa jeunesse crie sa colère d'adolescents en mal d'identité et se révolte contre une société qui n'a pas su ni voulu lui*

*offrir l'environnement nécessaire à son développement. Si le mal prend des traits spécifiques dans les banlieues françaises, il pousse ses racines bien au-delà des frontières hexagonales. En Suisse, le nombre des familles pauvres augmente dans une proportion supérieure à la moyenne, la délinquance juvénile (qui n'est pas une spécialité des étrangers, n'en déplaise aux xénophobes) progresse de façon inquiétante, la violence gagne les préaux des écoles, le manque de places d'apprentissage et le chômage brisent les élans de nombreux jeunes : autant de signes avant-coureurs de la tempête.*

*En 2001, les Eglises avaient lancé une large consultation sur l'avenir social et économique de la Suisse. Les questions liées à la famille avaient retenu l'attention et des solutions avaient été proposées. Elles sont restées pratiquement lettre morte parce que les acteurs du monde politique et économique ne les ont guère prises en compte. L'environnement dans lequel grandissent les générations à venir n'est plus garanti par la politique ; les assurances sociales, le droit fiscal, le marché de l'emploi et du logement défavorisent les adultes qui élèvent des enfants. Cette politique familiale et sociale déficiente pourrait bien, à la longue, préparer des lendemains qui flambent.*

*Mettre un enfant au monde sans se soucier de lui offrir le milieu qui lui permettra de grandir et de progresser ne constitue finalement qu'une sinistre farce ou le triste aveu d'une attitude irresponsable. Certes, il faut applaudir à la naissance du nouveau-né de la crèche... et de tous les berceaux, chanter la gloire du ciel et la joie de la terre, à une condition toutefois, de ne pas désertier sa place - si modeste soit-elle - dans la lutte pour offrir un avenir aux générations montantes.*

**Pierre Emonet s.j.**



---

■ Info

---

### Œcuménisme et bioéthique

Pour la première fois, un représentant du patriarche Alexis II a participé à la Conférence internationale du Conseil pontifical pour la pastorale de la santé, qui s'est tenue à Rome, du 17 au 19 novembre, sur le thème du génome humain. L'Eglise orthodoxe grecque était représentée pour sa part par le métropolitain Nicolaos, président du comité de bioéthique du Synode de l'Eglise orthodoxe grecque. « Nous désirons créer un dialogue interdisciplinaire au plus haut niveau, où l'on puisse trouver des réponses à quelques-unes des demandes les plus angoissantes du monde contemporain », a indiqué le cardinal Lozano Barragan, président du Conseil pontifical pour la pastorale de la santé (APIC).

---

■ Info

---

### Avancée du créationnisme

La controverse sur l'enseignement du « dessein intelligent » ou créationnisme - qui soutient l'idée que l'Univers est créé par une puissance supérieure, mais sans nommer Dieu, et qui vise à éradiquer la théorie de l'évolution de Darwin - provoque un vif débat parmi les Conseils d'éducation des Etats-Unis. Les défenseurs de la théorie du « dessein intelligent » ont reçu au cours de l'année l'appui de George Bush, qui a publiquement affirmé que cette théorie et celle de l'évolution devaient être enseignées toutes les deux dans les écoles aux Etats-Unis. Ainsi, le Conseil de l'éducation de l'Etat du Kansas a approuvé le 8 novembre dernier de nouveaux critères d'enseignement de la biologie qui relativisent la théorie de l'évolution de Darwin.

Pour Kathleen Sebelius, gouverneur du Kansas, cette décision mettra en péril l'avenir économique de son Etat : « Si nous voulons continuer à attirer des emplois de haute technologie au Kansas, nous devons renforcer les normes scientifiques et non les affaiblir. » L'Association nationale des professeurs de science a publié pour sa part un communiqué dans lequel elle précise que les « nouveaux critères contiennent des erreurs importantes concernant la théorie scientifique de l'évolution et compromettent l'ensemble de la science. »

---

■ Info

---

### Inde, sida et médicaments

Comprehensive Medical Services India (CMSI) est une entreprise pharmaceutique indienne, gérée par l'Association de service des Eglises (ICSA). Elle a lancé la production de médicaments pour le traitement du sida, en vue d'aider les personnes nécessiteuses qui n'y ont pas accès. Selon le gouvernement indien, le pays compterait 5,13 millions de personnes touchées par le VIH, mais des experts de la santé et des ONG affirment que ce chiffre est bien plus élevé et que l'Inde pourrait devenir le pays ayant le plus grand nombre de personnes affectées par le sida.

L'ICSA fabrique des médicaments essentiels, conformes aux normes de l'OMS, pour un montant d'environ 320 000 euros par an. Ils permettent de traiter des maladies comme la lèpre, le paludisme et la tuberculose. Elle les vend à environ la moitié du prix du marché, en traitant directement avec les hôpitaux et en évitant les intermédiaires qui prennent d'importantes commissions. Ainsi une

plaquette de dix comprimés antirétroviraux est vendue par l'ICSA au prix de 59 roupies, contre 135 à 158 roupies dans les pharmacies indiennes.

---

■ Info

### Féministes musulmanes

Marchant sous la bannière de *Un nouveau jihad*, des féministes musulmanes du monde entier ont lancé un mouvement, qu'elles espèrent global à l'avenir, pour libérer les femmes musulmanes. Une première dans l'Islam ! Combattre quatorze siècles de discrimination des sexes dans le monde islamique, mais aussi répondre à l'animosité croissante des féministes occidentales à l'encontre de l'Islam : voilà les deux volets de leur révolte. « Le jihad des sexes est une lutte contre les lectures mâles, chauvines, homophobiques ou sexistes des textes sacrés de l'Islam », affirme Abdennur Prado, l'une des organisatrices de la rencontre qui a eu lieu à Barcelone, fin novembre.

Amina Wadud, une théologienne afro-américaine qui provoqua au début de cette année des remous dans le monde musulman en tenant la place de l'imam à la prière du vendredi, dans une assemblée mixte, à New York, a expliqué que son engagement en faveur du changement est né de son étude du Coran pendant vingt ans et de sa prise de conscience que « d'horribles choses ont été faites au nom de la religion ».

---

■ Info

### Maroc-Espagne : immigrants déportés

Un grand nombre d'immigrants et de demandeurs d'asile (dont des femmes enceintes et des enfants) ont été déportés par bus par les autorités espagnoles et marocaines après avoir été brutalement refoulés alors qu'ils tentaient d'entrer à Ceuta et Melilla, deux enclaves espagnoles au Maroc. Plusieurs organisations, dont Médecins sans frontières, ont dénoncé l'expulsion de ces gens vers des endroits dépourvus d'accès aux soins médicaux et à l'aide humanitaire.

Un petit groupe d'observateurs a suivi en octobre l'un des convois. Parmi eux se trouvait Pepe Buades s.j., coordinateur des questions d'immigration pour les Provinces espagnoles. Le Père Buades a dénoncé dans un compte rendu alarmant, le traitement pénible dont ont été victimes ces personnes qui possèdent pourtant pour certaines des permis de séjour régulier ou des papiers du Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Il a rapporté que des personnes sont mortes dans ces convois. Le Père Buades a aussi exprimé de sérieuses inquiétudes sur le fait que les autorités marocaines essayaient probablement de disperser les autobus dans le désert afin de rendre leur localisation plus difficile. « Nous roulons vers le Sud du Maroc. L'un des convois se dirige vers le Sahara occidental (une région disputée et revendiquée par le Maroc et le Front Polisario et très difficile d'accès), un autre roule vers la frontière avec la Mauritanie. Nous ignorons s'ils vont les laisser là ou dans le désert, près de la frontière. »

Dans un communiqué de presse du 12 octobre, le Père Higinio Pi Perez s.j., coordinateur de l'apostolat social pour l'Europe du Sud, a dénoncé cette conduite des autorités marocaines et espagnoles comme étant en violation avec la Convention des Nations Unies sur les réfugiés et la Convention contre la torture (<http://www.sjweb.info/sjs>).

---

■ Info

---

### Angola - Suisse, argent sale

Un accord a été signé le 1<sup>er</sup> novembre entre l'Angola et la Suisse sur la restitution de 21 millions de dollars qui avaient été bloqués à Genève pendant une enquête sur des allégations de blanchiment, de soutien à une organisation criminelle et de corruption d'agents publics étrangers. Il s'agissait d'une affaire liée au règlement d'une dette de 5,5 milliards de dollars de l'Angola envers la Russie. Le procureur général du canton de Genève a classé l'affaire en décembre 2004, constatant que personne ne s'était constitué plaignant et estimant qu'aucune fraude n'avait été commise. Cette décision a été prise malgré l'appel lancé par diverses organisations de la société civile, tant d'Angola que de Suisse, qui demandaient que l'enquête sur les actes de corruption liés à cette somme soit poursuivie.

L'Action place financière suisse, Global Witness et la Déclaration de Berne contestent ce jugement et estiment qu'en mettant fin à l'enquête, la Suisse fait comprendre au monde entier que la place financière suisse constitue un espace d'impunité la rendant utilisable pour le blanchiment d'argent.

« Nous saluons le fait que ces 21 millions soient affectés à des projets destinés aux personnes les plus vulnérables de la société angolaise », relève cependant Stefan Howald de l'Action place financière suisse. L'Angola est un des pays les plus pauvres de la planète malgré ses énormes richesses en diamants et en pétrole. C'est également un des pays les plus corrompus (cf. index de perception de la corruption de Transparency International). Sarah Wykes, de Global Witness, s'interroge donc : « Quelles garanties avons-nous que l'argent versé soit effectivement affecté à des tâches humanitaires ? Toute restitution doit être faite dans la plus grande transparence. Des Angolais indépendants et des organisations de la société civile doivent être impliqués dans les décisions prises quant à l'affectation de ces fonds. Un mécanisme de contrôle indépendant doit être mis sur pied. »

---

■ Info

---

### Fin du modèle tchadien ?

Des organisations représentant la société civile tchadienne, partenaires de Swissaid, ont interpellé la communauté internationale. Leur but : empêcher que le Tchad, qui vient d'être qualifié comme l'un des pays les plus corrompus du monde, ne gère mal ses revenus pétroliers et que son gouvernement « affecte plus de revenus à son train de vie dispendieux ». En matière d'exploitation pétrolière, on parlait pourtant de « modèle tchadien ». Des organisations de la société civile s'étaient fortement engagées pour que les revenus pétroliers servent réellement au développement du pays, et la Banque mondiale avait pesé de tout son poids pour faire adopter la loi 001. Unique au monde, cette loi garantit une ges-



tion transparente des revenus directs générés par le projet pétrolier : 10 % sont réservés à un Fonds pour les générations futures et le solde est réparti entre divers secteurs prioritaires (santé, éducation, développement rural, infrastructures). Or le gouvernement tchadien vient d'annoncer qu'il souhaite modifier la loi pour pouvoir puiser plus largement dans ses gains pétroliers.

■ Info

**Armes légères**

L'Association des Nations du Sud-Est asiatique (ASEAN) a organisé à Phnom Penh un séminaire sur les armes de petit et moyen calibres, rassemblant les dix pays asiatiques membres, ainsi que des représentants de l'Union européenne, de la Russie, de l'Australie et du Canada.

Le Cambodge a été qualifié de nation pionnière dans le règlement du problème de ces armes. Depuis la fin de la guerre civile, le gouvernement a pris une série de mesures pour assurer la sécurité politique et sociale et, début 2005, il a adopté la loi sur la gestion des armes et explosifs pour contrôler l'utilisation et la circulation illégales des armes sur l'ensemble du territoire cambodgien.

■ Info

**Charles de Foucauld**

L'ermite français Charles de Foucauld, qui vécut parmi les Touaregs du Sahara algérien au début du XX<sup>e</sup> siècle, a été béatifié à Rome le 13 novembre. Devant les évêques présents et un groupe de Touaregs venus d'Algérie, Benoît XVI a

déclaré que la vie de Charles de Foucauld était une invitation à aspirer à la « fraternité universelle ».

La béatification de l'inspirateur de l'Ordre des Petits frères de Jésus, tué par des pillards en 1916 à Tamanrasset (Sahara algérien), intervient au terme d'un long procès ouvert en 1927. Il aura donc fallu 80 ans pour que celui-ci aboutisse. Plusieurs raisons sont invoquées : les périodes troublées que sont la Deuxième Guerre mondiale et la guerre d'Algérie, et la personnalité complexe de Charles de Foucauld, à la fois aventurier, ethnologue, linguiste, géographe, ermite et missionnaire.

Soldat, il démissionne de l'armée en 1882 et entreprend un voyage d'exploration au Maroc où il découvre l'Islam, qui « a produit en moi un profond bouleversement », écrit-il. En 1886, à 28 ans, c'est le déclic de la conversion suite à sa confession avec l'abbé Henri Huvelin. Ordonné prêtre en 1901, il vivra dans un ermitage à Tamanrasset, parmi les nomades touaregs. Il a traduit 6000 vers de leur poésie, écrit une grammaire et un dictionnaire français-touareg et traduit une partie de la Bible en langue berbère.



## « Ab la crise ! »

*Pour être franc, je ne suis pas sûr que cette expression retentisse encore dans les cours de récréation. Quand j'étais plus jeune... la formule était utilisée lorsque, dans un match de foot, un but facile avait été manqué, lorsqu'on s'était pris une veste avec une fille, que sais-je encore. « Ab la crise ! » exprimait un mélange d'humiliation et d'ironie mais suscitait aussi une forme d'indulgence. Tout le monde savait que chacun, à un moment ou à un autre, passerait par là et que la terre ne s'arrêterait pas de tourner pour autant.*

*Dans la vie d'adulte, nous vivons les crises avec moins de légèreté. Ce qui reste toujours vrai, c'est la rupture qu'elles constituent : une situation est retournée et réclame de nouvelles décisions, oblige à retrouver un équilibre ; il n'est plus possible de continuer comme jusqu'alors. Il faut prendre une décision ou ce sont les circonstances qui décideront pour nous. Cela inquiète, cela fait peur, et c'est bien normal.*

*Spontanément, nous voyons dans une crise quelque chose de négatif, parfois d'extrêmement menaçant, un peu comme si soudainement toute notre vie pouvait être engloutie par le trouble que crée le changement ; le pire étant que cela arrive parfois. Mais n'oublions pas que vivre consiste à changer, évoluer et donc à passer par des crises, certaines plus marquantes que d'autres. Cela est vrai dans la vie ordinaire comme dans la vie spirituelle. Et puisqu'elles sont inévitables, que faire lorsque nous nous sentons « en crise » ? Bien sûr, il serait prétentieux de prétendre apporter des solutions efficaces pour tous et en tout temps. Toutefois, quelques points d'attention peuvent nous aider :*

*Tout d'abord, je parlerais du réalisme. Lorsque nous nous sentons en crise, il faut en saisir la dimension véritable. Nous sommes parfois tentés de sur ou sous-estimer la situation, de croire que rien ne va plus parce que tout est « contaminé », ou de minimiser le problème en le présentant comme un phénomène marginal. La réalité est souvent entre les deux.*

*L'Écriture nous appelle ensuite à la confiance. Dieu ne va pas nous laisser tomber, malgré ce que nous pouvons parfois être tentés de croire. Paul le répète aux Corinthiens dans sa première lettre (1 Co 10,13). Dieu nous donne la force de passer au travers des difficultés que nous rencontrons.*

*L'importance et le rôle des autres doivent encore être soulignés. Nous ne sommes ni les premiers ni les derniers à passer par une remise en cause. Comment les autres ont-ils agi et comment, par nos relations, sortir de l'isolement qui peut nous tenter ? De même, faire de la crise un moyen d'entrer plus personnellement en relation avec Dieu. Ne pas craindre de Le laisser avoir part à ce que nous vivons, à nos questions et à nos doutes.*

*Evidemment, tout cela ne nous épargnera pas de faire face à des situations difficiles. Mais cet effort fait de réalisme, de confiance, de relation à Dieu et aux autres nous permettra d'avancer pour prendre les décisions qui conduiront vers une sortie de la crise.*

**Bruno Fuglistaller s.j.**

# La leçon des hortensias

●●● Jacques Petite, Martigny  
Médecin

Un dimanche matin, à la *Radio suisse romande*, un auditeur interroge : « Pourquoi mes hortensias ne fleurissent-ils pas depuis deux ans ? » Le jardinier : « Vous en êtes-vous bien occupé ? » L'auditeur : « Oui pour sûr, je les ai transplantés en un lieu semi-ombragé, dans une terre appropriée, je... » Le jardinier : « Avez-vous mis de l'engrais ? » L'auditeur : « Oui, abondamment. » « Les avez-vous arrosés ? » « Oui, au moins deux fois par semaine ! » Le jardinier : « Voilà, en leur donnant de l'engrais et beaucoup d'eau, vous avez fait "du bien" à vos plantes, vous leur avez donné de la vigueur, mais elles ne produisent que des feuilles. Car pour que vos hortensias fleurissent, il faut les laisser en manque. »

Feuilles ou fleurs ? Le végétal, comme l'animal, ne choisit pas. Cette loi du monde vivant, dont le mécanisme n'est pas encore vraiment élucidé, peut s'énoncer comme suit : dès qu'elle se sent menacée, la plante met toute son énergie à faire apparaître son organe reproducteur, la fleur, afin que si elle meurt, la survie de l'espèce soit assurée. Explication téléologique,<sup>1</sup> donc suspecte, qu'on applique souvent aussi au monde animal. Par exemple, la fécondité des lemmings augmente quand ils

sont menacés par la famine ou par des prédateurs. Pour les hommes, la fécondité accrue des familles pauvres dépend encore d'autres facteurs, mais les rapports entre Eros et Thanatos sont évidents. L'instinct ou un désir inconscient (est-ce deux choses différentes ?) me dit, je parle en mâle, de me reproduire parce que je vais mourir un jour. L'abondance de biens et de nourriture amène des inconvénients. L'obésité, avec son cortège de maladies qui menacent l'individu et obèrent le budget de la santé publique, a des causes multiples, mais, à l'inverse de l'hortensia, c'est l'individu lui-même qui, pour compenser un manque d'affection ou d'autres sources d'angoisse et de frustration, décide (ou plutôt obéit à son instinct) d'absorber plus de nourriture qu'il le faut. Je ne parle pas de la problématique plus complexe des mères qui gavent leur enfant, sans en réaliser toutes les conséquences pour leur vie future. Car l'obésité, dans notre société, est fortement stigmatisée et elle entraîne sa victime dans une spirale qu'on peut résumer ainsi : on ne m'aime pas, je mange, je grossis, mon image ne me plaît pas, je m'isole, oui, vraiment, personne ne peut m'aimer, donc je compense en mangeant...

L'abondance entraîne en plus le confort et la paresse, et ceci a non seulement des conséquences physiques bien connues (le manque d'exercice est un fac-

*L'observation de la nature et de ses lois nourrit la vie spirituelle. Petite promenade, des plates-bandes au jardin intérieur.*

1 • « Etude de la finalité. Doctrine qui considère le monde comme un système de rapport entre moyens et fins » in *Le nouveau Petit Robert* (n.d.l.r.).

teur de risque pour les maladies cardiovasculaires aussi important que la cigarette et le cholestérol) mais aussi des conséquences psychiques qu'on pourrait, sans vouloir moraliser, résumer ainsi : c'est le désir qui fait vivre, et le plaisir est d'autant plus grand que l'objet du désir a requis de ma part un plus grand effort.

En simplifiant (les causes sont multiples), on constate que dans les sociétés d'abondance il y un grand nombre de suicides et qu'à l'inverse, ils sont rares en temps de guerre. De manière analogue, mais encore plus inquiétante puisque ce sont les tout jeunes qui baignent dans ces expériences, la possibilité d'atteindre tout de suite, par des substances comme le cannabis, un état de bonheur difficile à retrouver dans la vie normale entraîne une habitude confortable mais aux conséquences dramatiques. Dépendance certes, mais surtout absence de motivation et dégoût pour les joies et les plaisirs de la vie réelle.

L'excès de nourritures intellectuelles et culturelles peut aussi avoir des conséquences néfastes. Vouloir tout apprendre, tout expliquer, tout lire, voir et entendre, courir le monde dans cette intention est un but impossible. Et même si cela peut procurer, parfois, un fort sentiment d'exister, cela aboutit à une enflure du Moi qui rappelle la plante qui ne produit qu'un feuillage touffu. Elle est belle, elle est saine, elle fait envie, elle brille dans la société de ses congénères. Mais elle fait de l'ombre et elle étouffe les autres. Dans le monde des hommes, il y a rarement des meurtres, mais combien de morts lentes et de vies gâchées par l'ombre (pouvoir, mépris, vengeance...) d'une personnalité trop feuillue. L'abondance du feuillage, qui se développe vers l'extérieur, fait même quelquefois mourir des branches intérieures, privées de lumière, et proches du tronc, donc de l'essentiel. Finalement, conséquence

terrible, la personne au moi triomphant n'aura plus d'interlocuteur ; or, sans les autres, il n'est pas possible d'exister.

## Au soleil de Dieu

Et dans la vie dite spirituelle ? Là aussi existent des formes de boulimie, mais dans ce domaine on serait prudent de n'examiner que soi-même (la paille et la poutre...). Une certaine bigoterie, l'excès dans les engagements, des pratiques au relent masochiste, retraites, lectures et autres pèlerinages, toutes ces activités peuvent n'être que des feuilles. Saint Paul va beaucoup plus loin dans sa fameuse épître (1 Co 13) : sans l'amour, même les vertus les plus héroïques ne valent rien. Comme dans la chanson d'Edith Piaf, sans l'amour, on n'est rien.

Il y a cependant un monde où il est impossible d'être boulimique car il est incompatible avec la tricherie et l'hypocrisie. C'est celui de la prière, de la lecture des textes sacrés, de la pratique des sacrements (aurais-je dû commencer par là ?), de la contemplation et, bien sûr, de l'action qui en découle. Ce n'est pas par hasard que le jeûne, le nomadisme qui désinstalle, le désert et le cloître sont, depuis des millénaires, les moyens privilégiés pour faire éclore la fleur de la personne.

Il y a pourtant autour de nous et dans l'histoire de nos peuples, tant d'exemples de gens des villes, bousculés et « suroccupés », qui ont produit des fleurs splendides ! C'est qu'il n'est pas indispensable de partir dans le désert pour « devenir ce que l'on est » (saint Augustin). La condition unique est de mourir à soi-même, d'élaguer le feuillage pour que la fleur puisse s'ouvrir au soleil de Dieu. Tout le reste suivra.

J. P.



# La résilience et les surprises de Dieu

••• **Stefan Vanistendael**, Genève  
Secrétaire-général adjoint du Bureau international  
catholique de l'enfance (Bice)<sup>1</sup>

Des cheminements de vie qui nous surprennent en bien. C'est le constat en amont de toute recherche en matière de résilience (processus de croissance positive malgré de très grandes difficultés). Cette formule pleine de bon sens émane d'un psychologue de terrain, l'Argentin Ramon Lascano.<sup>3</sup> Elle est bienfaisante, car si la résilience reste avant tout un fait, une réalité humaine de tous les temps, elle est aussi devenue un thème à la mode, qui amène parfois les esprits à des discussions très théoriques.

Une question revient souvent lorsqu'il est question de résilience : qu'est-ce que nous pouvons apprendre de ces vies qui semblent défier le destin ? Or la résilience n'est pas un mécanisme à toute épreuve, que nous pourrions maîtriser et appliquer sans discernement. Elle est un processus de (re)construction de la vie. C'est une inspiration, pas une technique du bonheur.

Que signifie alors ce « bien » ou ce « positif » pour, par exemple, une bande de jeunes de la rue qui volent afin de nourrir leurs familles et qui s'y appliquent, s'il le faut, avec violence ? Comportements illégaux, traumatisant pour les victimes innocentes, certes ; mais leurs auteurs mettent leur propre vie en danger pour sauver celles de leurs proches. On le voit, les questions éthiques débordent vite du seul cadre légal, comme c'est souvent le cas quand nous osons nous confronter aux ambiguïtés de la vie. Dans ce cas précis, l'assistante sociale s'occupant de ces jeunes s'en est sortie avec génie, refusant de les cataloguer comme de simples délinquants. Elle a reconnu leur sens de l'éthique - tordu par les contraintes -, ce qui a permis une réorientation de leurs capacités sur des moyens plus constructifs pour gagner de l'argent. Processus lent et difficile, un pari sur la vie ; un exemple parmi d'autres, qui montre que l'éthique est active au cœur de la résilience.

## Sens de la vie

Cette nécessité pratique d'une éthique est probablement la première trace du spirituel (au sens large) relevée dans le domaine de la résilience. Des recherches scientifiques ont constaté très tôt des corrélations positives entre la foi reli-

*Spécialiste des questions de résilience, Stefan Vanistendael<sup>2</sup> montre la corrélation entre ce processus humain de reconstruction de la vie et la dynamique même de l'existence annoncée et vécue par Jésus, qui porte en elle accomplissement et plénitude.*

1 • [www.bice.org](http://www.bice.org).

2 • **Stefan Vanistendael** a écrit plusieurs ouvrages sur la résilience. Il est notamment co-auteur avec **Jacques Lecomte** de *Le bonheur est toujours possible. Construire la résilience*, Bayard, Paris 2000, 224 p. Voir aussi *L'espoir qui se révèle vrai : la résilience*, in « choisir » n° 506, février 2002, pp. 31-35.

3 • Au sein d'un atelier de réflexion sur la résilience, en 2003, à Buenos Aires.

gieuse et la résilience. Toutefois, une interprétation prudente de ces corrélations s'impose. Une foi sectaire peut, par exemple, donner à une personne l'impression qu'elle l'aide à dépasser des situations très difficiles ; mais à quel prix pour l'entourage et pour la personne elle-même ? Une telle foi dévie facilement vers la violence et, dans des cas très extrêmes, peut même mener au meurtre ou au suicide. La simple corrélation résilience-religion doit donc être approfondie puisque nous partons du principe que la résilience est un processus de croissance de la vie.

Au-delà de l'éthique, des recherches scientifiques et l'expérience de vie convergent pour souligner l'importance de la découverte de *sens*, surtout par rapport aux traumatismes vécus. Jacques Lecomte<sup>4</sup> clarifie cette interrogation en précisant deux étapes qui contribuent souvent à cette découverte : par rapport au passé, c'est une réponse à la question « *pourquoi* cela m'est arrivé ? » ; et par rapport à l'avenir, à la question « *pourquoi* cela m'est arrivé ? »

La première explication devrait nous libérer de certaines fausses culpabilités qui peuvent exister chez les victimes et nous aider à inscrire des événements douloureux dans notre histoire de vie. Parfois il s'agit uniquement de poser l'événement, sans y donner un sens spécial.

La deuxième réponse peut aider à transformer un vécu difficile en engagement constructif, par exemple dans les domaines du social ou de la beauté. Certaines personnes connaîtront une véritable évolution du *pourquoi* ? vers le *pour quoi* ? Fait avec lucidité, un tel cheminement peut porter de riches fruits. Par exemple, certains excellents éducateurs de la rue sont eux-mêmes d'anciens enfants de la rue, et plus d'une perle artistique s'est construite autour d'une blessure, comme chez l'huître !

Dans cette recherche de sens, la foi religieuse peut être d'un grand soutien, surtout si elle vise - comme Jésus - à des ouvertures sur la vie, avec intelligence, avec passion, avec patience. Par contre, elle peut enfoncer les gens dans leur misère si elle devient un système rigide qui se replie sur lui-même, en se justifiant à travers Dieu.

Ne touchons-nous pas ici le sens profond du premier des dix commandements ? Dieu doit rester au-dessus de tous et de tout : de cette façon, il nous invite à toujours mieux servir la vie, sans faire de nos activités ni de nous-mêmes un absolu. Les pires perversions de la religion ont été commises en transgressant ce premier commandement, en mettant Dieu au service de certains intérêts particuliers, avec souvent au départ de très nobles intentions altruistes. Mais paradoxalement, un Dieu proche de l'homme n'est précisément pas un Dieu au service des projets humains. Un Dieu fonctionnalisé est idole.

## Humour et pardon

Le sens cherche à construire un lien positif entre notre vie et notre environnement plus large. D'autres éléments peuvent contribuer à ce processus, par exemple l'humour constructif et le pardon.<sup>5</sup>

L'humour fin est une forme de réconciliation avec la vie qui tourne mal. Le plus souvent, il est de circonstances dans des situations de moindre gravité, mais parfois aussi dans des conjonctures très difficiles. Un lettré anglais a bien précisé cet humour par rapport à Jésus, en

### Bibliographie

Revue  
*L'enfance Majuscule*,  
numéro spécial  
sur la résilience,  
sept.-déc. 2003.

Jacques Lecomte,  
*Guérir de son enfance*,  
Odile Jacob,  
Paris 2004.

Stefan Vanistendael,  
*Résilience et spiri-  
tualité. Le réalisme de  
la foi*, « Cahier du  
Bice », Genève 2002.

4 • Cf. bibliographie.

5 • La clarification des liens entre humour, résilience et spiritualité dépasse le cadre de cet article.

1935 déjà :<sup>6</sup> celui qui écoute Jésus avec attention peut entendre chez lui, comme chez Socrate, Cervantès ou d'autres, un certain humour dans ses propos les plus sérieux. Il ne s'agit pas de mots d'esprit, mais de quelque chose de plus subtil, de plus universel, de plus heureux, qui témoigne d'un esprit en paix face à tous les contrastes et contradictions constatés. Voilà ce qu'est l'humour, ce don qui met les hommes à l'aise avec l'univers et avec Dieu, qui les pousse à chercher plus loin, à se réjouir de ce monde et de Dieu.

Quant au pardon, il est précisément cette volonté de rétablir, en cas de rupture massive, des liens positifs avec la vie, pour soi-même et pour l'autre, mais sans déni ni excuses. Le pardon relève plus de la volonté de vivre et de l'intelligence que des émotions. En fait, si nos sentiments ont été gravement blessés, ils le resteront probablement pour un certain temps encore. Le pardon ne signifie pas que je porte des sentiments nobles à l'égard de mon agresseur. Il reconnaît pleinement le mal fait, les responsabilités, les sentiments négatifs, mais il comprend aussi que nous ne pouvons pas bloquer la vie sur ce mal, sinon le mal restera une fois de plus vainqueur. Le pardon veut libérer le coupable, comme celui qui pardonne, de cette prison, afin de retrouver la vie. La guérison des sentiments peut évoluer en parallèle au processus du pardon, parfois l'accompagnant, parfois le précédant, parfois lui succédant.

Ce pardon fondamental n'est-il pas au cœur de la mission de Jésus ? Une vieille tradition a même prolongé cette idée jusqu'à son extrême, en stipulant la des-

cente de Jésus aux enfers et la victoire finale des forces de vie sur les forces du mal. En ce sens, Dieu aurait en Jésus définitivement pardonné à sa création.

## Rencontre

Les recherches scientifiques et l'expérience de vie convergent sur un autre point clé : l'importance de la rencontre, au sens fort. Emmy Werner, une des fondatrices de la recherche sur la résilience, parle même de l'importance de l'acceptation inconditionnelle de l'enfant par un adulte<sup>7</sup> (c'est probablement aussi valable pour un adulte). Une telle affirmation peut poser question, car elle semble se situer au-delà de l'humainement possible. Qui peut vraiment assurer une telle acceptation, même si elle porte non pas sur le comportement de l'autre mais sur sa personne ? D'où l'idée de parler d'acceptation « fondamentale ».

Face à cette nouvelle formule, certains participants dans des formations sur la résilience ont réagi en cherchant à revenir à la notion d'« acceptation inconditionnelle », mais en précisant qu'elle n'est pas du ressort de l'homme, qu'elle le dépasse et reste... l'affaire de Dieu.

Sur ce point précis, nous constatons comment la science, un peu nuancée par l'expérience humaine, semble pointer au-delà des limites humaines. Projection ou application de la belle formule de Boris Cyrulnik : la vie humaine est un artisanat qui se construit autour d'une transcendance ?

Celui qui lit les Évangiles peut constater que Jésus n'a pas établi la paix, ni la justice, il n'a pas libéré le peuple juif de l'oppression romaine, il n'a pas résolu le problème de la pauvreté, il n'a pas laissé de traité théologique, ni fondé d'œuvres sociales, et tous les miraculés sont décédés. En même temps, il

6 • **T. R. Glover**, *The Ancient World*, University Press, Cambridge 1935, p. 339.

7 • **E. Werner**, *Children of the Garden Island*, in « Scientific American », April 1989.

n'était pas du tout indifférent à la souffrance humaine, ni à la mort. Par contre, les témoignages sur Jésus semblent indiquer à quel point une rencontre avec lui pouvait faire complètement basculer une vie, dans le meilleur sens du terme. La rencontre fait certainement partie de cette dynamique de vie dont témoigne Jésus. Lui aussi acceptait la personne, en regardant plus loin que son comportement, et il le faisait avec une force pour le moins vivifiante, qui semblait toucher l'autre au plus profond de son cœur. Une rencontre avec Jésus libérait une nouvelle croissance pour ceux et celles qui ne s'opposaient pas à lui. Et est-ce que finalement toute sa vie n'est pas cette rencontre fondamentale de Dieu avec chacun de nous et nous tous ensemble ?

Jésus n'élimine pas le mal. Il l'explique peu ou pas. Il prend acte du mal et cherche la vie, pour tous, riches ou pauvres, mais il reste très attentif à ceux et celles qui sont tellement blessés qu'ils risquent l'exclusion. Il n'aime pas trop ceux qui veulent radicalement écraser le mal. Il semble espérer des étincelles de vie un peu partout, bien au-delà de l'espoir humain. Sa vision du monde n'est pas perfectionniste. Il cherche une autre plénitude.

Ses amis et sa mère avaient néanmoins bien des raisons de désespérer ce Vendredi, quand il est mort. Pâques semble avoir rompu ce désespoir. Comment ? Nous ne le savons pas vraiment. Mais sans trop donner d'interprétations sur ce qui s'est passé dans les faits, voyons ce dont les textes témoignent.

## Plénitude

Avant de continuer cette réflexion, il est utile de voir comment nous-mêmes pensons spontanément la plénitude de la vie, la vie réussie qui vaut la peine d'être vécue. A une certaine époque, on rêvait du pays de Cocagne, mais ce songe est aujourd'hui un peu dépassé. Nos rêves restent néanmoins très tributaires de l'une ou l'autre forme de paradis terrestre, un monde parfait où il n'y aurait ni douleur ni soucis... La publicité moderne l'a bien compris. Récemment encore, une affiche pour une marque de voiture annonçait le paradis sur terre.

Toutefois, plus nous avançons dans la vie, plus ce rêve s'éloigne, devient irréaliste. Pire, il se révèle aliénant et cruel : est-ce que toutes nos blessures, toutes nos déceptions ou celles que nous avons causées à d'autres, parfois sans nous en rendre compte, est-ce que tout ce bagage ne serait rien d'autre que déchet et perte ?

Ces rêves paradisiaques sont souvent de simples projections psychologiques linéaires : nous propulsons en termes idéaux ce que nous percevons de la « belle vie », sous des formes plus ou moins matérialistes.

Revenons à Jésus et à Pâques. Jésus suggère une forme de vie, au-delà de la mort, qui indique une certaine plénitude : Jésus va rejoindre le Père. Mais cette plénitude ne semble aucunement exclure ce qui a mal tourné dans sa vie avant sa mort. A Thomas et aux disciples présents, il révèle que les blessures de sa vie restent bien présentes, mais qu'elles ont aussi été transformées en nouvelle vie.

Est-ce que cela signifie que la plénitude de la vie se ferait, selon Jésus, avec toute la vie, y compris avec les blessures et les déceptions, mais sans que celles-ci ne bloquent ou ne détrui-



sent la vie ? Si tel est le cas, certaines questions soulevées par la résilience disparaissent. Il y a une forte cohérence entre la vie avant la mort et la plénitude de vie au-delà de la mort. La résilience est comme un pressentiment logique de cette vie soupçonnée au-delà de la barrière de la mort. C'est comme si cette dynamique de vie se frayait un passage à travers cette rupture, afin de s'accomplir enfin. Cette cohérence paraît beaucoup plus réaliste que tous les rêves de paradis, même si l'idée d'une vie après la mort reste au fond très surprenante.

L'aliénation et la cruauté des rêves paradisiaques disparaissent. Jésus introduit une espérance inouïe : même les blessures trouveront leur plénitude, au-delà des souffrances. Il maximalise à tel point l'espérance, que nous aurions difficilement pu l'imaginer nous-mêmes. La progression est non-linéaire. L'ancienne opposition (dans la tradition chrétienne) entre la vie avant la mort et l'existence au-delà de la mort disparaît, car en fait les deux sont liées par la même dynamique de vie, qui se prolonge jusqu'à son accomplissement et sa plénitude.

Jésus semble conduire le réalisme et l'espoir jusqu'à leur sommet, bien au-delà de ce qui est humainement imaginable. Il nous surprend au plus haut degré (que les chrétiens qui ont suivi le catéchisme et lu la bible ne s'y trompent pas : Jésus est très surprenant).

Ainsi se rejoignent trois mots qui, mis ensemble, sont si caractéristiques pour la spiritualité chrétienne : espoir ou même espérance, réalisme et surprise. Ces trois termes sont déjà totalement présents à la naissance de Jésus, à Noël. Ils caractérisent toute sa vie, jusqu'à sa victoire sur la mort, même si cette perspective semble parfois disparaître, comme au Vendredi saint.

La spiritualité chrétienne est fortement cohérente avec l'expérience de vie, mais

Jésus nous invite à un nouveau niveau de profondeur, qui nous surprend... en bien. C'est comme si nous suivions une route avec des tournants, et qu'à la sortie de chaque virage, le paysage serait encore plus beau que le précédent.

## De Noël à Pâques

Le grand compositeur J.S. Bach, qui a connu bien des souffrances dans sa vie, à commencer par la mort prématurée de ses deux parents, débordait d'activités et de vie. Sans connaître la notion de résilience, il a donné forme par sa musique à cette mystérieuse synthèse de la foi chrétienne, pressentie dans l'expérience de résilience, notamment dans la toute dernière partie de l'Oratorio de Noël. L'orchestre éclate de joie avec les trompettes, la musique déborde de vie. Quelques instants plus tard, la chorale commence à chanter, mais c'est une mélodie beaucoup plus grave, que nous reconnaissons... celle du Vendredi saint ! Les deux airs, émotionnellement si divergents, évoluent ensemble jusqu'à la fin. Le texte chanté par la chorale n'est pas *O Haupt voll Blut und Wunden*, mais une affirmation ferme que les forces de la vie vaincront les forces du mal, dans une théologie de l'époque dont l'expression brutale reflète la profondeur du conflit cosmique.

Une musique étonnante, profondément émouvante, qui relie déjà Noël à Pâques, par cette logique qui conduit tout à la plénitude. Intelligence extraordinaire ou intuition géniale de Bach ? Peu importe, laissons-nous surprendre et inviter à la vie.

**St. V.**

# Dévoiler les apocryphes

●●● **Enrico Norelli**, Genève

Professeur à la Faculté autonome de théologie de  
l'Université de Genève

*Noël approche et l'imaginaire de la naissance de Jésus se présente encore une fois à notre esprit. Il est nourri des récits des évangélistes Matthieu et Luc, mais intègre de nombreux autres traits qui viennent des apocryphes. Ces textes, pour certains antérieurs au Nouveau Testament, apportent un éclairage essentiel sur l'Eglise primitive. Ils méritent d'être réhabilités.*

Inutile de chercher chez Matthieu et Luc l'âne et le bœuf ou la grotte de la Nativité. Qui a dit que les mages étaient des rois et qu'ils étaient trois ? Ou qui, en pensant à la fuite en Egypte, ne voit pas la Vierge sur le dos d'un âne ? Tout cela et bien plus se trouve dans d'anciens écrits chrétiens, demeurés en dehors du Nouveau Testament mais qui ont puissamment contribué à forger nos représentations. Ils ont influencé de manière décisive la liturgie, la dévotion, la littérature et l'art figuratif. Ce sont les apocryphes.

Ce serait une erreur de confiner les apocryphes à une littérature qui brode à partir des textes canoniques, pour l'amour du merveilleux. Non. Nombre d'entre eux ont été écrits lorsqu'il n'y avait pas encore de Nouveau Testament ; certains sont presque aussi vieux que les évangiles devenus par la suite canoniques et, s'ils s'en sont inspirés, ils ne leur attribuaient pas encore une autorité exclusive, de sorte qu'ils pouvaient les modifier à partir d'autres traditions. Certains apocryphes nous mettent en présence de traditions plus anciennes que la composition de nos quatre Evangiles et quelques éléments pourraient même nous ramener à la toute première génération des croyants en Jésus.

Ainsi, les apocryphes peuvent d'un côté éveiller la curiosité un peu excitée de qui cherche dans le christianisme des vérités ésotériques, convaincu peut-être

que l'Eglise a toujours voulu les cacher... ; d'un autre côté, ils peuvent susciter quelques inquiétudes chez qui les voit menacer les frontières rassurantes du canon des Ecritures. De fait, ils ont toujours été inquiétants, mais ils méritent à présent leur place dans notre tableau des origines chrétiennes ainsi que dans la compréhension que nous avons de notre foi et de notre identité.

## Un étrange destin

Leur désignation déjà a connu un étrange destin. Au II<sup>e</sup> siècle, certains écrits lus dans des cercles chrétiens se définissaient eux-mêmes comme *apocryphes*, un mot grec signifiant « caché », car on admettait couramment que la révélation divine se communique en termes difficiles à comprendre. L'idée d'une tradition ésotérique de certaines doctrines chrétiennes n'était pas en soi « hérétique ». Pourtant, les groupes gnostiques légitimaient souvent leurs enseignements en se posant comme légataires d'une tradition secrète, communiquée par Jésus à certains disciples et parvenue jusqu'à eux, et qu'ils diffusaient à l'aide d'écrits « secrets ».

Le conflit qui aboutit à leur exclusion de la « Grande Eglise » amena à rejeter les traditions secrètes et à affirmer que seule est valable la doctrine publiquement en-

seignée dans les Eglises et garantie par les évêques, considérés comme les successeurs des Apôtres.

Les groupes dont les idées et les pratiques ne se conformaient pas à ceux définis comme principes fondamentaux de la foi chrétienne furent exclus et, avec eux, les livres qu'ils véhiculaient, qui finirent tous par être étiquetés d'*apocryphes*. Le mot changea alors de sens et devint synonyme de « faux », sens qu'il garde encore dans le langage courant.

En dehors de quelques rares exceptions, on associa apocryphe à « hérétique », et par là à « diabolique », et ce de manière particulièrement massive à partir du IV<sup>e</sup> siècle, lorsque Athanase, évêque d'Alexandrie, en compilant la liste des livres canoniques, stigmatisa les apocryphes comme une invention tardive d'hérétiques qui essayaient de les faire passer pour « anciens ».

## Critères de définition

Mais qu'est-ce qui définit un apocryphe ? On ne peut plus accepter le simple critère de l'exclusion de la Bible, sinon il faudrait inclure tous les écrits dits patristiques. On ne peut pas non plus les décrire comme des textes qui veulent imiter les livres du Nouveau Testament puisque beaucoup ont été composés avant même l'existence de celui-ci. D'ailleurs, malgré la tendance des biblistes modernes à les classer dans les mêmes catégories que celles qui composent le Nouveau Testament (évangiles, actes d'apôtres, lettres, apocalypses), ils n'y rentrent souvent qu'avec peine. Il ne

faut pas perdre de vue que le monde des apocryphes est tellement varié, qu'il serait vain, voire déroutant, d'essayer de les définir de manière trop précise ; de même qu'il est impossible d'en établir une collection exhaustive.<sup>1</sup>

On peut relever deux caractéristiques d'un apocryphe. D'abord il s'agit d'un texte concernant Jésus, sa famille ou ses disciples, des personnages et événements issus donc d'un « temps des origines » qui coïncide à peu près avec la première génération et qui est considéré comme fondateur et normatif. Le récit du martyr de Pierre est ainsi rangé parmi les apocryphes, à la différence de celui du martyr de Polycarpe, évêque de Smyrne vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle.

Si tout le monde est d'accord sur ce critère, il n'est pas suffisant puisqu'il ne rend pas compte du fait qu'on considère comme apocryphe - à juste titre - les narrations de la Passion de Jésus contenues dans l'*Évangile de Pierre* ou dans les *Actes de Pilate*, mais pas celles d'autres auteurs approuvés par l'Église. Un deuxième critère semble donc nécessaire. Il concerne le mode de l'énonciation. L'apocryphe veut faire accéder son lecteur aux personnages ou aux événements des origines de manière « directe », autrement dit, sans se référer à la médiation des textes canoniques (par exemple en déclarant : « les évangiles rapportent que... ») ou à d'autres autorités considérées comme des intermédiaires nécessaires pour l'accès à ces origines (« saint Jérôme affirme que... »). Les apocryphes se présentent donc comme l'œuvre de personnes de la famille de Jésus (p. ex. Jacques, « le frère du Seigneur »), de disciples ou d'apôtres (*Évangile de Thomas*, *Apocalypse de Pierre*...) ou alors d'un auteur impersonnel, auquel cas les paroles et les actes de Jésus et des autres personnages sont rapportés de manière directe par

1 • Les collections d'apocryphes traduits rendent d'excellents services mais ne sont pas à considérées comme des « canons des apocryphes ». Ce serait une contradiction dans les termes...

un narrateur omniscient. Il est facile de voir que ces deux caractéristiques s'appliquent aussi aux textes du Nouveau Testament : les Évangiles de Marc et de Matthieu, par exemple, ont un narrateur impersonnel et omniscient.

En fait, tous ces écrits, canoniques ou non, revendiquent la même autorité (au moins durant les trois premiers siècles). Ce ne sont donc pas des éléments internes qui les distinguent, mais leur réception par la communauté ecclésiale, qui a accepté cette autorité pour les uns et l'a refusée aux autres.

Il ne s'agit pas ici de se demander si ce tri se justifie, mais de comprendre que les textes devenus apocryphes, en tout cas les plus anciens, témoignent de manière différente de la foi en Jésus, ainsi que des pratiques des groupes dans lesquels ils ont été composés, lus et transmis. Ils nous aident à découvrir que le premier christianisme était bien plus différencié que ce que nous laisserait croire le tableau irénique des Actes des Apôtres accueilli dans le Nouveau Testament, selon lequel, à l'origine, il y avait la communauté de Jérusalem, où les Douze, Jacques et leurs collaborateurs gardaient en plein accord le message de Jésus, et dont dépendait toute la diffusion ultérieure de la foi en Jésus. Les apocryphes montrent que très tôt après la mort de Jésus, sa figure et son œuvre ont été interprétées de diverses manières par ses adeptes, et que la mémoire de ce qu'il a dit et fait a subi de nombreuses élaborations en fonction des catégories mentales par lesquelles on a essayé de formuler son rôle d'envoyé divin, et par rapport aux exigences des communautés dans leur contexte social et culturel.

## L'Évangile selon Thomas

Ainsi, l'*Évangile selon Thomas* ne ressemble en rien aux Évangiles canoniques qui contiennent des paroles de Jésus à l'intérieur d'une narration de son ministère, débouchant sur un récit relativement étendu de sa Passion, où se manifeste sa qualité de Fils de Dieu. Il s'agit d'une collection de 114 paroles de Jésus, introduites le plus souvent par « Jésus dit », quelques fois insérées dans un mince cadre narratif, mais sans aucune organisation chronologique ou narrative générale ; le récit de la Passion en est absent.

Une partie de ces paroles apparaît aussi dans les Évangiles canoniques ; d'autres peuvent être très anciennes et il n'est pas exclu qu'elles remontent parfois à Jésus lui-même. Il n'y aurait là rien d'étonnant car la tradition orale sur Jésus était vaste et n'est sans doute pas toute passée dans nos quatre Évangiles. Les paroles de l'*Évangile selon Thomas* sont formulées de manière à présenter le message de Jésus comme un appel à se séparer du monde extérieur et à rentrer en soi-même pour découvrir l'élément divin qui est en nous. Cette découverte constitue l'entrée dans le Royaume, qui n'est pas vu comme une entité future ou en train de se réaliser à l'échelle cosmique mais comme une possibilité présente de l'individu. La forme sapientiale de ce recueil confirme qu'il envisage le salut apporté par Jésus comme un enseignement qui indique à l'être humain un parcours ascétique lui permettant de s'unir intérieurement à la divinité. L'absence d'un récit de la Passion, mort et résurrection de Jésus, est probablement significative : le salut n'est pas lié à l'incarnation ni à la mort rédemptrice.

Tel qu'il nous est parvenu, l'ouvrage remonte vraisemblablement au II<sup>e</sup> siècle, mais certains exégètes et historiens con-



sidèrent que le matériel est bien plus ancien et que ce portrait de Jésus serait historiquement plus fidèle que ceux des Évangiles canoniques : Jésus aurait été un maître de sagesse qui invitait à se tourner vers Dieu en court-circuitant les médiateurs institutionnels comme les prêtres. Cependant, l'élimination du Règne comme entité cosmique dont l'accomplissement est attendu dans un avenir proche ne semble pas convenir au milieu religieux de Jésus et n'explique pas la force de l'attente de son retour après sa mort chez ses premiers disciples.

Si l'*Évangile selon Thomas* ne s'intéresse ni à la naissance ni à la Passion, ces deux extrémités de la vie de Jésus ont particulièrement stimulé la composition d'autres apocryphes. L'*Évangile de Pierre* remonte probablement au milieu du II<sup>e</sup> siècle. Il nous en reste une section relatant la Passion, depuis le lavement des mains de Pilate jusqu'au commencement d'un récit de la première apparition du Ressuscité en Galilée.

L'auteur de cet écrit ne connaît plus les circonstances historiques de la Passion : il impute la condamnation et la crucifixion de Jésus à « Hérode et ses juges », ce qui est totalement faux mais constitue un témoignage significatif de la tendance - déjà à l'œuvre dans les Évangiles canoniques et dominante dans cet écrit - à rejeter sur les Juifs la responsabilité de la mort de Jésus. L'auteur ne décrit pas les circonstances de la Passion sur le fondement d'une tradition plus ou moins fiable, mais s'inspire d'une série de passages bibliques que les premiers chrétiens avaient considérés comme des prophéties du destin du Christ : les épisodes sont racontés de manière à en rendre évident l'accomplissement.

Les évangiles *de Thomas* et *de Pierre* illustrent bien la précarité de notre connaissance des apocryphes : ils n'étaient connus que par quelques mentions chez des auteurs ecclésiastiques et des listes d'apocryphes, et c'est par hasard qu'on a retrouvé, entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, un exemplaire de chacun.

## Protévangile de Jacques

C'est l'inverse qui s'est produit pour la *Nativité de Marie : révélation de Jacques* (titre de son manuscrit le plus ancien), mieux connu sous le nom de *Protévangile de Jacques*<sup>2</sup> que lui donna son premier éditeur en 1522. Cet apocryphe a connu plus de 150 manuscrits grecs (et de nombreuses traductions anciennes).

Il raconte la naissance miraculeuse de Marie de parents âgés, Joachim et Anne, et son enfance passée dans le Temple de Jérusalem depuis l'âge de trois ans. A douze ans, les prêtres la confient à Joseph, un vieillard veuf qui a des enfants adultes d'un premier mariage (les « frères » de Jésus dont parlent les Évangiles...) pour qu'il la garde intacte. Marie tombe enceinte par l'œuvre du Saint-Esprit, puis va visiter Elisabeth. Persuadé par un ange de ne pas la renvoyer, Joseph l'emmène avec lui à Bethlehem lors du recensement. En route, elle a les douleurs de l'enfantement et doit s'abriter dans une grotte. Joseph va chercher une sage-femme, mais à son retour la naissance a déjà eu lieu. La sage-femme constate que Marie est vierge et l'une de ses amies, survenue entre temps, se retrouve la main paralysée parce que, ne croyant pas à ce prodige, elle a voulu le vérifier personnellement (mais elle se repent et guérit). Le livre s'achève sur l'adoration des mages, le massacre des innocents et la fuite en Égypte.

2 • Fin du II<sup>e</sup> siècle (n.d.l.r.).

L'auteur, qui n'a aucune idée des coutumes et de la géographie de la terre d'Israël, a connu les récits de la naissance de Matthieu et de Luc et s'est efforcé de les combiner entre eux, en y ajoutant des éléments tirés d'autres traditions ainsi que de sa propre créativité. Son but est vraisemblablement de prouver que Jésus est né d'une vierge (la condition est constatée à plusieurs reprises par des Juifs) et ainsi de contrer les accusations de naissance illégitime adressées par des Juifs à Jésus, documentées un peu plus tard mais qui ont pu débiter déjà au premier siècle.

Tout l'imaginaire de la famille, de l'enfance et de l'adolescence de Marie, qui a pris tant d'importance dans la liturgie, la dévotion et l'art, remonte à ce livre. Dans certaines Eglises d'Orient, ce récit est accueilli pratiquement au même niveau que les récits canoniques sur Jésus. Il a aussi exercé une immense influence en Occident par ses réécritures latines.

C'est encore dans des apocryphes que nous trouvons ce qui concerne l'assomption de Marie. Ces textes ne sont pas antérieurs au V<sup>e</sup> siècle, mais on ne peut pas dire à quelle époque remonte l'idée qui les a inspirés.

Parmi les apocryphes, il y a aussi des récits de la mort de différents apôtres (des actes d'apôtres), devenus par la suite si importants dans la dévotion chrétienne. Chacun de ces livres est consacré à un seul apôtre ou, plus tard, à deux, et les cinq premiers grands actes, respectivement de Paul, de Pierre, d'André, de Jean et de Thomas, s'échelonnent entre le milieu du II<sup>e</sup> siècle et le début du III<sup>e</sup>. Leurs textes sont en grande partie perdus.

## A lire

Nous n'avons pu mentionner ici que quelques apocryphes et donner une pâle idée de leur importance dans la tradition chrétienne. On reconnaît aujourd'hui qu'ils sont indispensables pour mieux comprendre les écrits devenus canoniques. En tous cas, ils nous dévoilent des formes de christianisme qui ont disparu.

Cependant leur intérêt n'est pas uniquement historique ou littéraire, même s'ils contiennent des pages admirables. Les apocryphes font de la théologie sur le mode narratif. Il suffit d'évoquer un épisode du *Protévangile* : au moment précis de la naissance de Jésus, tout l'univers s'arrête pendant un instant ; ce temps hors du temps est le lieu où le divin vient rencontrer l'humain.

Non seulement la lecture des apocryphes n'est pas dangereuse, mais elle est nécessaire car elle nous révèle d'autres visages du premier christianisme et nous explicite nombre de composantes de notre tradition chrétienne.<sup>3</sup>

Terminons avec une parole attribuée à Jésus dans l'*Evangile de Philippe* (§ 110), un apocryphe gnostique du II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle, qui nous laisse entrevoir le genre de perles à découvrir : « Celui qui est devenu libre par la connaissance est esclave par amour de celui qui n'a pas encore pu s'élever vers la liberté de la connaissance. Celle-ci les en rend capables parce qu'elle leur permet de devenir libres. L'amour n'enlève rien. Et comment pourrait-il enlever quoi que ce soit, lorsque tout est à lui ? Il ne dit pas "Ceci est à moi" ou "Cela est à moi", mais simplement "C'est à toi". »

E. N.

3 • On peut les lire en traduction française en deux volumes de La Pléiade, parus respectivement en 1997 et en 2005.

# De Marie de Magdala à Marie-Madeleine

## Le « Da Vinci Code »

● ● ● **Jean-Bernard Livio s.j.**, Villars-sur-Glâne

J'ai beaucoup aimé le *Da Vinci Code*. Pris par l'intrigue, j'ai dévoré ce polar en une nuit. Puis, quelques jours plus tard, je l'ai repris pour vérifier certaines « vraisemblances », surtout après l'énorme culot de Dan Brown qui prétend sur sa page de garde que tout ce qui se trouve dans son ouvrage « est avéré ». Je ne reprendrai pas ici l'analyse du roman pour y débusquer vérités et contre-vérités. Il s'agit d'un polar, d'un Américain de surcroît (à situer quant à ses convictions religieuses entre George W. Bush et Mel Gibson), qui ne peut pas savoir que tout près de Carouge (Genève) se trouve le Mont de Sion, et que le soi-disant Grand Maître du soi-disant Prieuré de Sion (« avéré » fondé à Jérusalem au XII<sup>e</sup> siècle !) était en réalité le président fondateur d'une association de défense des intérêts des locataires de certains immeubles à Annemasse, lui-même habitant Annecy, et qui devait, par conséquent, souvent emprunter le col du Mont de Sion pour venir défendre ses associés du bassin lémanique.

Toujours est-il que c'est à St-Julien, aux portes de Genève donc, qu'il a déposé les statuts du Prieuré de Sion, le 25 juin 1956 !

On pourrait continuer ainsi longtemps, car la liste est longue des aberrations romanesques du polar, qui n'enlèvent rien au piment de l'histoire.<sup>2</sup> Retenons pour aujourd'hui une question intéressant le bibliste que je suis et le croyant que j'essaie d'être : qui donc est cette Marie de Magdala, trop vite prénommée en français Marie-Madeleine ? Non pas celle de Dan Brown, mais celle des Evangiles et de la tradition chrétienne. Que sait-on d'elle ?

Parmi d'autres Marie, *Marie de Magdala* est mentionnée à douze reprises dans le Nouveau Testament : trois fois chez Matthieu, quatre chez Marc, trois chez Jean et deux fois chez Luc sous l'appellation de *Magdaléenne*.

Contrairement à Marie de Clophas (ou Cléopas - cf. Jn 19,25) qui semble désigner le nom du mari, la précision de *Magdala* désigne une petite ville de pêcheurs sur la rive occidentale de la mer de Galilée. Le terme (d'origine araméenne) peut renvoyer à une tour (*migdal* en hébreu) de défense dans les remparts de la cité.

Les fouilles entreprises à cet endroit lors des quarante dernières années ont permis aux Pères franciscains de re-

*Le succès du « Da Vinci Code » de Dan Brown' est dû tant à la qualité de son intrigue qu'aux nombreuses questions qu'il a soulevées à propos des Evangiles et de l'Eglise, comme par exemple du rapport de celle-ci avec les femmes. Ainsi Marie de Magdala trouve une place prépondérante dans ce roman. Mais que sait-on d'elle en réalité ?*

1 • Jean-Claude Lattès, Paris 2004, 574 p.

2 • Je recommande à ceux que les questions soulevées intéressent dans leur véracité historique, de lire la seule étude sérieuse et remarquablement documentée, de **Marie-France Etchegoin et Frédéric Lenoir**, *Code Da Vinci : l'Enquête*, Robert Laffont, Paris 2004, 280 p.

donner vie à une ville coquette, port de pêche autant que cité marchande, où les marchandises exportées de la Syrie voisine reprenaient la route vers la Méditerranée et où les denrées palestiniennes rejoignaient par bateau, sur la rive d'en face, la Gaulanitide, concurrente directe de Capharnaüm mais plus juive qu'elle. Que l'on mentionne ici à titre d'exemple cette très belle mosaïque découverte dans une villa du port par le P. Virgilio Corbo ofm, où figurent les deux sources de la richesse de la ville : la pêche et le commerce des poissons que l'on y salait, puis vendait très loin vers l'intérieur de la Palestine.

### Petit portrait

Que peut-on dire de cette Marie ? D'après Luc 8,1-3, elle aurait été guérie de « sept démons » ; d'après les trois autres évangélistes, elle ferait partie d'un groupe de femmes fortunées qui ont « aidé » les disciples et Jésus dans leur apostolat, et ce jusqu'à Jérusalem où on les retrouve, encore fidèles, au pied de la croix et jusqu'au matin de Pâques.

Que dire de cette première mention : « Marie appelée la Magdaléenne, dont étaient sortis sept démons. » Pourquoi a-t-on dans les siècles qui suivirent voulu voir dans ces démons le vice, et donc jeter sur cette femme le soupçon d'une vie dissolue ? La tradition juive - suivie en cela par les évangélistes - a toujours désigné par le terme de démons des puissances maléfiques qui envahissent l'être humain (on le dit alors « possédé »), qui paralysent sa liberté et sa volonté et par là peuvent lui nuire, voire le rendre dangereux pour d'autres. Aujourd'hui, plusieurs de ces attitudes de « possession » désigneraient médi-

calement des lunatiques ou des épileptiques (cf. Mt 17,15 ; Mc 5). Matthieu (4,25) les décrit assez justement : « On amena à Jésus tous ceux qui souffraient, en proie à toutes sortes de maladies et de tourments, démoniaques, lunatiques, paralysés ; il les guérit » (cf. aussi Lc 4,40).

Jamais les évangélistes ne font le lien entre ce type de possession et une attitude morale qui pourrait être contraire à la Loi. Si donc on retient le témoignage de Luc 8, on pourrait dire que Marie a été guérie de maladies et que, par reconnaissance (c'est moi qui rajoute), elle suit son thérapeute au sein d'un groupe de femmes prêtes à l'aider. Là encore, aucune hésitation n'est possible sur le sens du terme grec employé (qui a donné le français *diaconie*) : il s'agit d'œuvres caritatives, venant de personnes fortunées.<sup>3</sup>

Le portrait se précise donc : Marie est une femme généreuse, guérie par Jésus et attachée à lui, Galiléenne comme lui, mettant son temps et ses biens à disposition de la petite communauté des disciples. C'est en leur compagnie qu'on la retrouve à Jérusalem, et alors que les hommes ont fui, seules les femmes sont encore là, au pied de la Croix, et dans l'aube de Pâques. On n'en saura pas beaucoup plus. Si ce n'est dans le très beau récit johannique de la résurrection, où le quatrième Évangile, au-delà de tout désir d'une narration historique, nous propose une méditation sur trois types de disciples : celui qui reste fidèle envers et contre tout, voire sans comprendre (Marie) ; celui, plus lourd dans tous les sens du terme, qui met du temps à accepter l'évidence (Pierre) ; celui enfin qui

3 • Voir l'excellent commentaire à ce sujet chez François Bovon, *Évangile selon saint Luc*, coll. Commentaire du Nouveau Testament, Labor et Fides, Genève 1991.

court plus vite, voit et croit (Jean). C'est toute la communauté chrétienne qui est décrite ici.<sup>4</sup>

Ainsi la description johannique nous habitue-t-elle à distinguer parmi ceux qui sont invités à suivre le Christ, ceux qui suivent avec leur tête et ceux qui suivent avec le cœur. Le disciple que Jésus aimait et Marie de Magdala font partie de ces derniers. Le quatrième évangéliste n'y est pas insensible, surtout en ce temps de persécution où il écrit. On pourrait, sans trop forcer, dire que Marie de Magdala est l'anti-Pierre : l'un est nécessaire à l'édification de la communauté, l'autre l'habite de son souffle.

## Un acte prophétique

Bien sûr, on voudrait en savoir plus sur cette Marie de Magdala : le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle est très présente dans l'entourage de Jésus, dont elle semble très proche. Est-ce pour cela qu'une certaine confusion règne dans la tradition évangélique, qui aurait quelque propension à mélanger différentes femmes du même nom ? Car on connaît encore - en plus de la mère de Jésus, jamais prénommée chez Jean - d'autres Marie, elles aussi proches de Jésus.

Ainsi la sœur de Marthe et de Lazare, Marie de Béthanie, fait-elle partie des plus intimes, au point que dans les derniers jours avant la Passion, Jésus aime à s'extraire de l'agitation de la ville pour retrouver calme et intimité chez ses amis, au-delà du mont des Oliviers. On connaît surtout la proximité des deux sœurs avec Jésus lors de la mort de leur frère ;

on se souvient peut-être moins que chez Matthieu, Marc et Jean, c'est cette même Marie qui vient oindre les pieds de Jésus, lors d'une fête organisée par son frère Lazare. Pourtant Marc (14,7-9) nous avait prédit qu'à cause de ce geste, « partout dans le monde entier on se souviendra de ce qu'elle a fait ». Signe annonciateur de la mort du Christ, Marie de Béthanie pose ainsi un acte prophétique. De même que le vase brisé ne peut plus servir, mais qu'il s'en dégage le parfum, de même le corps physique de Jésus sera déchiré pour nous en livrer à jamais le goût de vivre. Bien avant la madeleine (!) de Proust, et dans la plus pure tradition orientale, on retiendra ici l'importance de l'odeur qui réveille la mémoire.

De son côté, Luc (7,36-50) raconte aussi une histoire semblable de femme qui vient lors d'un banquet témoigner sa

« Marie-Madeleine »,  
de Jan van Scorel



4 • Lire à ce sujet l'incontournable travail de **Xavier Léon-Dufour**, *Lecture de l'Évangile selon Jean*, 4 vol., Seuil, Paris 1988-1996, qui allie comme peu l'ont fait la rigueur exégétique et la ferveur spirituelle.



reconnaissance à Jésus. Mais là s'arrête le parallèle. Car Luc dans ce passage veut manifester le caractère radical de l'amour (à travers le geste de cette femme, pécheresse bien connue de tout ce monde d'hommes !) qui va ouvrir sur l'acte le plus créateur et par là le plus divin : le pardon. Aucune possibilité de confondre cet épisode avec d'autres, certes semblables, ni surtout d'assimiler cette femme pécheresse à la Marie dont il est question plus haut. Mais si on voulait trouver un quelconque parallèle dans l'Évangile, ce serait au chapitre 8 de Jean : encore une histoire de femme pécheresse au milieu d'un cercle essentiellement masculin !<sup>5</sup>

## Marie-Madeleine

Et pourtant ! Il y a eu amalgame, puisque si souvent on parle, jusque dans nos manuels de catéchisme, de « Marie-Madeleine la pécheresse ». Précisément, il y a eu dérapage quelques siècles plus tard entre Marie de Magdala et Marie-Madeleine (jamais mentionnée comme telle dans les Évangiles). Si la tradition chrétienne va rapidement développer toute une intelligence de la foi autour du personnage de Marie, la mère de Jésus, les témoignages sont quasi inexistantes en Occident en ce qui concerne Marie de Magdala, tant chez les Pères de l'Église que dans l'iconographie.

Pourtant, à y regarder de plus près, on pourrait retrouver sa trace dans le beau commentaire du *Cantique des cantiques* d'Hippolyte (fin du II<sup>e</sup> siècle, début du III<sup>e</sup>). Décrivant l'inquiétude qui naît chez la bien-aimée de son incapacité à rejoindre « celui que mon cœur aime », il en vient à comparer la Sulamite du Cantique et la Marie-Madeleine de Jean, toutes deux cherchant dans un « jardin ». Cela amène Hippolyte à nous rappeler

cet autre jardin où fuyait Eve devant son Créateur. De façon allégorique, le « ne me touche pas, mais... » (faussement traduit alors par saint Jérôme)<sup>6</sup> signifie que Marie doit aller annoncer à l'humanité entière la fin de la malédiction née de la première Eve.

Mais si en Orient, on peut repérer dès les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles une vénération pour Marie de Magdala comme une des vraies disciples du Christ, l'Occident ne sera guère prolixe sur la Galiléenne. Il faut toutefois constater que les plus grands commentateurs n'ont jamais proposé l'ombre d'un amalgame entre les différentes Marie, et que la Magdaléenne reste bien typée dans son rôle de disciple par excellence, aussi bien chez Ambroise de Milan, Jérôme ou Hilaire de Poitiers. Même Tertullien (peu enclin, par ailleurs, à faire des cadeaux aux femmes !) lui reconnaît un rôle de prédilection.

Que s'est-il donc passé ? Un véritable « coup de force »,<sup>7</sup> que l'on doit à un pape du VII<sup>e</sup> siècle, Grégoire le Grand, qui se sent la vocation d'un « réformateur » après les bouleversements qui agitent l'Occident avec l'invasion des Barbares. Pour sa mission d'évangélisation, Grégoire a besoin d'« inventer » un personnage haut en couleurs : ce sera Marie-Madeleine, seule capable de réunir en elle le pardon et la réconciliation.

5 • Jn 8 : un texte qui semble bien ne pas être de l'auteur du 4<sup>e</sup> Évangile, mais qui aurait été rajouté très tôt par la tradition chrétienne.

6 • Jérôme propose dans sa *Vulgate* de rendre par *noli me tangere* (ne me touche pas) le grec qui disait « ne me retiens pas », ce qui invite à dépasser le fusionnel pour l'ouverture aux autres et la joie partagée.

7 • Selon l'expression si juste de Régis Burnet à qui l'on doit l'excellent petit livre *Marie-Madeleine. De la pécheresse repentie à l'épouse de Jésus*, Cerf, Paris 2004, 138 p. (voir la recension, in *choisir* n° 550, octobre 2005, p. 42).

Reprenant l'allégorie du Cantique des cantiques chez Hippolyte, il écrit : « Le bien-aimé, nous le cherchons sur notre couche, lorsque dans le si bref repos de cette vie présente, nous soupignons avec désir après notre rédempteur. » Ainsi la communauté chrétienne cherche-t-elle son Seigneur et Marie-Madeleine nous en montre le chemin : « C'est nous que représente cette femme, si, de tout notre cœur, nous revenons au Seigneur après nos péchés, si nous imitons le chagrin de sa pénitence. »<sup>8</sup> Voilà donc Marie de Magdala devenue la femme pécheresse, la femme du matin de Pâques confondue avec celle de mauvaise vie.

Il faudra des siècles, et surtout le retour au texte même de la Bible avec la Réforme, pour redonner sa vraie place à ce disciple exemplaire, par trop femme pour la théologie scolastique du Moyen-Âge, par trop proche de Jésus pour les moralistes récents, par trop humaine pour laisser les peintres indifférents, par trop fragile pour ne pas attirer cinéastes de péplums sanguinolents ou romanciers de polar.

Mais pourquoi donc, aujourd'hui encore, en rester à cet amalgame fâcheux ? Aurait-on peur du réalisme de l'incarnation ? Jésus n'a-t-il jamais aimé une femme ? Rien ne nous permet de le préciser, même si partisans ou adversaires se partagent au long des siècles en fonction des prélectures théologiques qu'ils font de Celui qu'ils désignent pourtant comme Parole de Dieu enfouie en notre humanité.

Un mot encore sur le passage habilement maltraité par Dan Brown, à partir duquel il fonde toute son argumentation sur l'intimité entre Jésus et la Marie-Madeleine qui « s'embrassaient

sur la bouche ». Ce texte est tiré d'un écrit gnostique copte très ancien, peut-être du II<sup>e</sup> siècle, l'Évangile de Philippe, découvert à Nag Hammadi en 1945. C'est une sorte de compilation de plusieurs écrits, présentant une série de sentences dont certaines sont attribuées à Jésus, sans grande cohérence et, contrairement aux Évangiles, sans souci de présentation de l'enseignement du Maître.

## Souffle de vie

Or toutes les images employées dans cet écrit, qui nous semblent aujourd'hui tirées du vocabulaire amoureux (comme étreinte, baiser, noces), sont à comprendre dans l'esprit même de la religion des ancêtres pharaoniques où le souffle passait par la bouche (l'ouverture de la bouche, acte rituel nécessaire pour qu'un mort accède à la Vie). C'est donc par un échange de baisers que Jésus transmet à ses disciples, et à Marie-Madeleine en tout premier lieu, le souffle nécessaire pour entrer dans la vraie Vie. Citons un passage : « L'homme accompli devient fécond par un baiser et c'est par un baiser qu'il fait naître. C'est pourquoi nous nous embrassons les uns les autres et nous nous donnons mutuellement naissance par l'amour qui est en nous. » En cela, il est vrai, Marie de Magdala est présentée comme le disciple par excellence.

Reste que le machisme dès Grégoire le Grand a fait taire Marie dans l'Église d'Occident, lui retirant son rôle de disciple pour la cloisonner dans celui de la « belle » pécheresse, puisque cela va avec, et d'autant plus pécheresse qu'il devient nécessaire de prouver par là l'immense bonté d'un Dieu (très masculin !).

J.-B. L.

8 • Grégoire le Grand, *Homélie sur les Évangiles*, cité par Régis Burnet, op.cit.

# Alberto Hurtado

## Saint apôtre chilien

●●● **Charles Delhez s.j.**, Louvain-la-Neuve  
Responsable du journal « *Dimanche Express* »

*Le 23 octobre, le Père jésuite Alberto Hurtado, « l'abbé Pierre » du Chili, a été canonisé à Rome. « J'estime que le Seigneur a donné à sa Province un homme vraiment exceptionnel », écrivait à son propos le P. Janssens, recteur du théologat de Louvain où Hurtado avait étudié.*

Né au Chili en 1901, orphelin de père dès l'âge de quatre ans, Alberto Hurtado vit une enfance pauvre. Sa mère lui fait découvrir une foi chrétienne équilibrée, lui enseignant qu'« il est bien de garder les mains jointes, mais encore mieux de les garder ouvertes pour donner ».

Après des études de droit, il entre en 1923 au noviciat des jésuites. Le jeune Alberto suit une partie de sa formation à Louvain (des études de théologie, une licence en pédagogie et la dernière étape de sa formation jésuite) où il est ordonné prêtre.

Dès son retour au Chili, en 1936, il se lance dans une intense activité. Il cherche notamment à développer une conception du travail authentiquement chrétienne. « C'est dans son travail que l'ouvrier doit se sanctifier », enseigne-t-il. En 1941, nommé assistant de l'Action catholique au niveau diocésain, puis national, il est amené à fonder pour les pauvres le *Hogar de Cristo*, le Foyer du Christ, une œuvre toujours active au Chili. Le Père Hurtado veut développer chez ceux qu'il accueille « la conscience de la valeur de chacun en tant que personne, de sa dignité de citoyen, et plus encore de fils de Dieu ».

A côté de son action sur le terrain, il cherche à diffuser la doctrine sociale de l'Eglise. Il écrit à cette fin plusieurs ouvrages, puis crée en 1951 la revue *Mensaje*, pour lui permettre d'exercer encore plus largement son influence.

Le 15 avril 1952, alors que son ami Mgr Manuel Larrain fête ses 25 ans de vie sacerdotale, le Père Alberto prononce l'homélie : « Le prêtre, c'est un feu pour que le monde brûle, c'est le dispensateur d'une faim et d'une soif nouvelles. Comme le héros et le saint, il n'est pas un citoyen docile. Il est l'éternel insatisfait, qui dérange l'ordre social pour préparer, à chaque moment, une réalisation plus haute. Il est le témoin d'un ordre invisible... » Ce sont ses dernières paroles publiques. Il est en effet déjà atteint d'un cancer du pancréas. Le 19 mai, il célébrera la messe pour la dernière fois.

### « Contento, Señor, contento »

Malgré ses cruelles souffrances, il ne se plaint jamais. « Contento, Señor, contento ! », répète-t-il. C'est sa prière préférée. Des personnalités et de nombreux amis se succèdent à son chevet. Aux ouvriers et employés du syndicat chrétien qu'il a créé,<sup>1</sup> il déclare : « Je ne pleure pas de chagrin, je pleure de joie parce que je re-

1 • Il fonde en 1947 l'Action syndicale chilienne (ASICH), pour promouvoir un syndicalisme s'inspirant de la doctrine sociale de l'Eglise (n.d.l.r.).

tourne à mon Père, Dieu. » Et le 18 août, Alberto Hurtado Cruchaga remet sa vie à son Créateur et Seigneur.

C'est Mgr Manuel Larrain qui prononce l'oraison funèbre : « Comme un frisson sur la pampa, du nord au sud de la République, la nouvelle a couru, plus sanglotée que prononcée : le Père Hurtado est mort. Au fond des mines ténébreuses où sa parole a pénétré comme une lumière d'espérance, les hommes consternés chuchotent : le Père Hurtado est mort. Et la pluie d'hiver sur les toits de la ville répète comme un gémissement plein de larmes : le Père Hurtado est mort. Et le pauvre angoissé dans sa cabane sent qu'un grand ami s'en est allé. Et sous les ponts de Mapocho, l'orphelin sait qu'il n'est plus là, celui qui l'aimait comme un père, celui qui avait su réinsérer sa vie errante dans la société. (...) Seigneur, Tu nous l'as donné, à Toi nous le rendons. Contento, Señor, contento. »

## Amoureux du Christ

Ceux qui l'ont fréquenté ont pu dire qu'il était un « amoureux du Christ ». Cet homme d'action fut en effet aussi un grand contemplatif. Malgré ses multiples engagements, il trouvait toujours de longs espaces de temps à passer en compagnie de son Seigneur. Le regard constamment fixé sur le Christ dans la prière, il put agir à sa manière. Ce qui le séduisait, c'était l'attention de Jésus aux personnes et comment il avait fait siennes les souffrances de ceux qui peinent. Uni profondément à lui, il se voulait un instrument entre les mains de Dieu pour recevoir la lumière et la bonté à répandre parmi les hommes.

Dans la célébration eucharistique quotidienne, il vivait intensément cette parole du Christ : « Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (Jn 6,56). « Ma messe est ma vie, et ma vie est une messe prolongée », expliquait-il. Il a été canonisé le dernier jour du synode sur l'Eucharistie.

Ch. D.

**Alberto Hurtado s.j.,**  
*Comme un feu sur la terre. Pages choisies. Une mystique du prochain.* Facultés jésuites de Paris, Paris 2005, 212 p.

**Alejandro Magnet,**  
*Alberto Hurtado. Un toit pour le Christ,* coll. Sur la route des saints n° 23, Fidélité, Namur 2005, 60 p.

*A. Hurtado initiant la construction du pavillon des enfants du Hogar de Cristo*

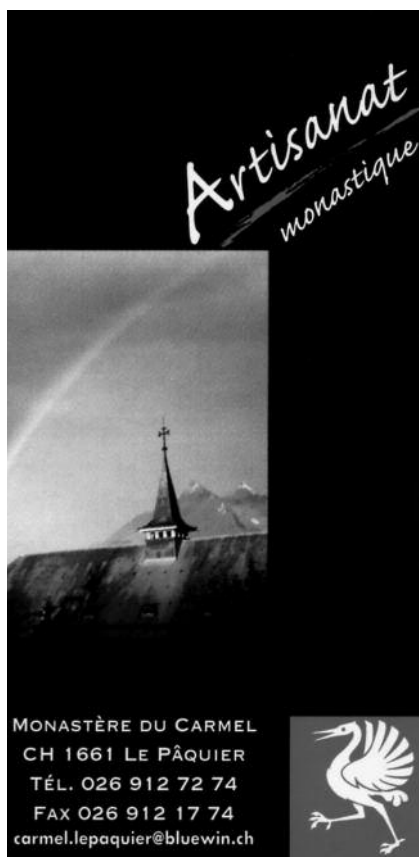


## Le paradoxe de la foi

L'article profond de Stjepan Kusar, « L'évidence et le paradoxe de la foi » (« choisir » n° 549, septembre 2005), mérite un complément. Comme la Révélation nous est transmise sous forme de témoignage, notre raison, qui est un don de Dieu, exige que nous ayons la garantie que les auteurs inspirés soient d'authentiques témoins. Or les hommes attestant la réalité d'un fait ou d'une doctrine peuvent faillir à leur mission de deux manières : soit par mensonges, soit par une illusion causée par une exaltation malade.


Pour nous en tenir au Nouveau Testament, les Apôtres et leurs disciples ne peuvent être accusés de falsification puisqu'ils acceptent, au moins plusieurs d'entre eux, de mourir plutôt que de renier leur foi. D'autre part, ces témoins se présentent comme des hommes équilibrés, ayant leurs qualités et leurs défauts communs à tous les êtres dont le bon sens est manifeste. De plus, selon saint Paul (1 Co 15,6) « plus de cinq cents frères à la fois » déclarent avoir vu le Christ ressuscité. Certes, le message chrétien dépasse la capacité de notre intelligence. Mais l'authenticité de ce que tous ces témoins nous communiquent ne peut être mise en doute.

**Georges Bavaud**  
Villars-sur-Glâne



**Artisanat**  
monastique

MONASTÈRE DU CARMEL  
CH 1661 LE PÂQUIER  
TÉL. 026 912 72 74  
FAX 026 912 17 74  
carmel.lepaquier@bluewin.ch



### Pour toutes fêtes

#### BISCUITS très fins :

sablés, pains d'anis, délices au citron, au miel, au chocolat, aux fruits confits, macarons aux amandes - noisettes - noix de coco et mélanges de Noël.

#### BOUGIES décorées artistiquement :

(baptême, communion, confirmation, mariage, anniversaire) ainsi que cierge pascal.

Livraison de préférence au Carmel



# Reconnaisances

●●● *Guy-Th. Bedouelle o.p., Fribourg*

Le terme de « reconnaissance » est susceptible de bien des significations. On parle de la reconnaissance d'un terrain, mission d'observation militaire ou pacifique. Le mot désigne aussi la gratitude pour un bien reçu, une action de grâces. Avec la reconnaissance de dette, il y a également la reconnaissance en paternité, l'acte d'assumer comme sien un enfant illégitime. C'est ce dernier sens qui fournit le thème, étrangement semblable et concomitant, des derniers films de Jim Jarmusch et de Wim Wenders. Les deux œuvres, l'une d'humour froid, l'autre d'humeur plus tendre, nous parviennent sous leur titre anglais, comme si on leur enlevait une partie de leur essence en appelant le premier : « Fleurs brisées », et le second quelque chose comme : « Ne viens pas frapper à la porte... »

## Vingt ans après

Jim Jarmusch a le don de raconter des histoires où affleurent sans cesse le cocasse et l'inattendu. C'est bien le cas de son dernier film qui prend la forme d'un *road movie* (cette fois-ci, terme intraduisible), même si, pour aller plus vite, et même en finir plus rapidement, son héros prend souvent l'avion.

Son héros ? Don Johnston est un Don Juan sur le retour, ayant gagné suffisamment d'argent et séduit assez de femmes pour pouvoir passer son temps à regarder des vieux films, avachi sur son canapé, dans un survêtement qui ne l'est pas moins, dans sa villa tout aussi prétentive que confortable. C'est pour-

quoi le départ fracassant de sa dernière conquête ne l'émeut pas davantage que cette lettre anonyme, parvenue dans une enveloppe rose, lui annonçant qu'un fils, inconnu de lui, âgé de 19 ans, vient de partir à sa recherche.

Il faut toute l'énergie de son voisin, son seul ami à vrai dire, un Américano-Ethiopien que ses origines africaines font vibrer à l'idée de la paternité, à la chance extraordinaire que représente l'arrivée d'un garçon, d'un héritier, pour que Don semble s'émeouvoir un peu. Que Don consente à retrouver le nom de ses amies d'il y a vingt ans, et lui, avec l'aide du magicien Internet, se charge de tout, réservations d'avions, de voitures et d'hôtels, et même de ces plans où on vous dit tous les 300 mètres ce qu'il faut faire. Don le laisse tout organiser, trouve cinq noms de femmes dans ses agendas et part, sans apparente conviction, à la recherche du fils inconnu et peut-être imaginaire.

Le film tient surtout grâce à l'acteur Bill Murray, impassible, non pas sans expression, mais au-delà de toute expression, à la Buster Keaton. La recherche des cinq femmes, dont il doit deviner laquelle est la mère de son fils, constitue la trame, sous la forme de ces saynètes que Jarmusch affectionne. C'est aussi l'occasion hilarante de présenter des tranches de vie américaine. En effet, en sillonnant les Etats-Unis, Don va rencontrer bien des modes de vie car, en vingt ans, ses amoureuses ont beaucoup changé.

*Broken Flowers,*  
de Jim Jarmusch

**Don't come knocking, de Wim Wenders**

Si la première l'accueille très affectueusement, pour employer un euphémisme, ce n'est pas le cas des autres : Don est rejeté par celle qui est entrée dans le cadre petit-bourgeois que révèlent son intérieur et son mari ; par celle qui donne des consultations bio-psychologiques New Age ; par celle enfin qui a sombré dans la marginalité et ne manque pas de protecteurs musclés dont notre héros fait la cuisante expérience. Le bouquet de fleurs apporté par leur ancien amour en toutes ses visites ne trouve vraiment sa place que sur la tombe de la cinquième femme, la seule qui reçoit un hommage sincère de sa part.

Don a beau recueillir des indices, le mystère reste entier, même si, de retour à la maison, il aborde ce jeune homme, voyageur solitaire qu'il imagine être son fils. Mais ce dernier détail lorsque Don lui propose sa paternité.

Sur fond d'une belle musique à la fois rythmée et mélancolique, Jarmusch a raconté le constat d'un échec et la confrontation avec la solitude devenue sans doute plus amère. Mais l'amitié pour la famille de son voisin se fera, sinon plus

communicative, au moins plus lucide et reconnaissante, petite consolation d'une vie qui ne se savait pas si brisée.

**Jim et Wim**

Les ressemblances formelles du film de Wenders avec celui de Jarmusch sont frappantes, au-delà même de l'appel à la même actrice Jessica Lange, très bonne comédienne dans les deux cas. Même recherche de paternité, mêmes références au cinéma du passé. Les films que Don Johnston ne cesse de visionner et celui dans lequel Howard Spence, le protagoniste de Wenders, tourne : un western comme on n'en fait plus. Même errance, même type de musique, toujours attachante. Et jusqu'au bouquet de fleurs, artificielles cette fois et destinées par sa mère à son époux défunt.

Il y a évidemment la touche de Wenders : le film dans le film ; le regard vers *Paris, Texas*, qui lui avait valu la Palme d'Or à Cannes en 1984, car il prend ici comme acteur celui qui en avait été le scénariste, Sam Shepard ; et surtout les admirables mouvements de caméra qui prennent possession des personnages et des paysages, comme si elle les caressait. Une autre différence, et de taille : Howard va de fait retrouver ce fils inconnu, dont sa vieille mère, qu'il voit si rarement, lui avait parlé, et qu'il va chercher à rencontrer.

Cela donne une œuvre plus lourde que celle de Jarmusch, essentiellement parce que le scénario de *Don't come knocking* multiplie les effets de redoublement. Howard, qui a fui le tournage de son western, est poursuivi par son producteur, que les assurances ne veulent pas rembourser, et par une jeune fille qui prétend être sa fille et qui porte dans une urne les cendres de sa mère. Si on ajoute à cette recherche deux fois com-

« *Don't come knocking* »



binée que le fils ne veut rien avoir à faire avec son père et entre dans une violente colère, bien longue pour le spectateur, on peut imaginer combien le film peut paraître parfois pesant.

Et pourtant son charme agit ou, du moins, sa qualité humaine et spirituelle affleure, mais à l'intérieur de l'autobiographie du réalisateur, dont le parcours appartient désormais à l'histoire du cinéma. Si le film de Jim raconte les derniers jours de Don Juan, celui de Wim, de l'aveu même du réalisateur allemand, tente un ultime voyage de Don Quichotte.<sup>1</sup>

Il y a peu de doute que Wenders ne s'identifie à un Don Quichotte du cinéma au sein de la production actuelle. Ses derniers films n'ont pas convaincu la critique, ni vraiment le public, à l'exception de *Buena Vista Social Club* et ses autres documentaires musicaux, dont il a créé le genre. Au mieux, il a eu des succès d'estime, comme pour *Terre d'abondance* (*choisir*, novembre 2004). Mais on lui reproche d'être un peu sentencieux et moralisant, tandis qu'il se veut humaniste. Alors, il s'offre comme un dernier voyage dans cette Amérique un peu légendaire, dont le cinéma a proposé tant de mythes à la culture occidentale du XX<sup>e</sup> siècle : le western avec son idéal de justice, certes un peu primitive, son respect de la parole donnée, son héroïsme et son manichéisme de façade ; le film policier, qui est aussi recherche de la vérité ; et surtout et encore le *road movie* où, dans les grands espaces, quêtes de paternité ou de filiation sont des manières de s'interroger sur ce qui nous constitue dans l'existence.

Non sans un humour un peu caché et mélancolique, Wenders montre que tout cela n'est plus, ou presque plus, ce qui est plus douloureux. On ne tourne plus de westerns dans le désert et Howard Spence a raison de quitter ce rôle de cow-boy qu'il tient depuis toujours. Mais les vraies puissances, assureurs et producteurs, n'ont cure de ces caprices d'artiste, fussent-ils existentiels. Le *road movie* se fait d'un aéroport à la ville, dans une voiture de location. Il reste le regard amusé sur l'Amérique profonde, celle de Butte (Montana), sur les fleurs en plastique, sur les cendres maternelles, un peu encombrantes, sur le casino noyé dans le bruit et les lumières. La tendresse subsiste, mais elle ne peut occulter la nostalgie teintée de déception.

Don Quichotte allait sur les routes pour y rencontrer les personnages des romans de chevalerie qui étaient passés de mode, mais il avait Sancho pour le remettre en selle. Il y a chez Wenders, comme en chacun de nous, du Don Quichotte et du Sancho. Ce que Jarmusch avait fait en mineur, Wenders l'accentue en majeur : sa reconnaissance du paysage, sa gratitude et sa dette au cinéma américain tel qu'il fut et tel qu'il l'a fait, mais aussi une certaine désillusion de ne pas trouver de fils ou de ne pas s'en faire reconnaître, fait de son film une œuvre lucide.

**G.-Th. B.**

1 • Voir sa réponse aux questions condescendantes des *Cahiers du cinéma*, octobre 2005, p. 27.

# Adieu Venise

●●● **Gérard Joulé**, *Lausanne*

**Philippe Sollers**,  
*Dictionnaire amoureux  
de Venise*, Plon,  
Paris 2004, 482 p.

Philippe Sollers est à Venise comme un poisson dans l'eau. Dans l'eau d'un baptistère, car elle est pour lui celle de la renaissance. C'est sa ville d'élection et de prédilection. Il y est chez lui comme Pascal Quignard au fond d'un tombeau. C'est sa ville. Non pas la Venise des plombs et de l'Inquisition, du Conseil des Dix, celle du gouvernement le plus secret et le plus aristocratique qui fut jamais (et le plus aristocratique parce que le plus secret), celle des grands négociants, des grands négociateurs, des grands commerçants navigateurs, des grands ambassadeurs. Ce n'est pas non plus la Venise du XIX<sup>e</sup> siècle, celle de Barrès et de Thomas Mann, où, fatigué des luttes de la vie, le héros romantique venait achever sa vie. Non, sa Venise à lui, c'est celle du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est celle de la conversation (art aristocratique s'il en est) et du libertinage, celle de Montaigne, de Stendhal, du Président de Brosses, de tous ces grands voyageurs français qui allaient y retremper leur énergie.

Venise est-elle encore la ville de l'énergie et du libertinage, tel que l'entendit et le cultiva le XVIII<sup>e</sup> siècle ? J'en doute fort, ville de la lenteur et d'un certain plaisir de vivre.

Le libertinage est un art très civilisé (qu'il ne faut surtout pas confondre avec le « libre-échangeisme ») qui se pratique entre gens très raffinés, très lettrés, qui en ont le goût (le goût est capital en la matière) et qui n'ont rien de mieux à faire sous le soleil et sous la lune. Au voyageur solitaire d'autrefois (mais à qui il arrivait néanmoins de se déplacer avec tout

un train de maison et même toute une ménagerie, comme Lord Byron) a succédé le touriste, l'homme-masse, l'homme moyen-universel ; citoyen du monde, homme de toutes les cultures et de toutes les fois, homme pluriel (homme collectif et dont les péchés eux-mêmes sont collectifs, et qui étant collectifs ne pourront lui être remis) qui voit tout en trois jours et ne voit rien.

Car cet homme-là, cet homme nouveau est aussi bien entendu un homme pressé. (Le tourisme étant avec le sport et la technique l'une des trois faces de la modernité.)

Venise peut-elle vivre aujourd'hui ailleurs que dans nos cœurs, dans nos cervelles, dans nos mémoires et dans nos vieux livres ? Ma foi, ce serait bien suffisant.

Lisons donc le livre que Philippe Sollers lui consacre et qui n'est au fond qu'un choix de morceaux extraits des livres ou des correspondances des voyageurs-écrivains qui l'ont traversée et qui y ont séjourné à travers le temps. Lisons ce livre, relisons toute notre bibliothèque et restons chez nous.

## Vivre ou mourir

Venise a eu deux faces à travers l'Histoire : tantôt une mare, tantôt la mer libre, tantôt vendant sa léthargie aux vitrines des libraires, tantôt explosant dans un impérialisme lointain (si dominante, que le Levant chrétien, las de sa férocité, avait fini par lui préférer le Turc). Venise a bâti son empire sur la volonté de puissance et de domination. Ne jamais l'oublier.

Il y a eu jadis deux Venise, une pour vivre et pour s'étendre, et une pour mourir, après que Bonaparte lui eût porté le coup de grâce, celle de Maurice Barrès, de Thomas Mann, de Frédéric Rolfe (alias baron Corvo), miroir d'immobilité où Richard Wagner composa le second acte de Tristan, musique des plus funèbres, et où il finit lui-même ses jours dans les appartements du palais Vendramin - cette Venise qui invite à l'introspection et où allaient abriter leur spleen les lecteurs de Schopenhauer qui, lassés du monde des idées, du vouloir-vivre et de la volonté de puissance, rêvaient, les yeux ouverts et le torse débraillé, d'arrêter la marche funèbre et triomphale du progrès et de finir le monde, tel saint Paul, en un clin d'œil, ou tel Nietzsche, de le recommencer héroïquement, inlassablement, éternellement. Ces hommes-là sont toujours en train de se demander ce qu'ils font ici-bas, ce qu'il y a à y faire et ce qu'ils ont bien pu faire ou ne pas faire pour se trouver dans cette géhenne ; mais quand ils se rencontrent, ces fameux *kalenders*, quand Nietzsche croise par exemple et par hasard Gobineau dans une ruelle de Turin, ils lâchent tout et décident de passer le restant de leur vie à s'écrire des lettres.

Et puis, il y a l'autre Venise, celle du Président de Brosses, de Stendhal, de Vivaldi et de ses orphelines, de Casanova et de ses comtesses clavecinistes, de Rousseau et de ses courtisanes, que Philippe Sollers s'imagine perpétuer et dans laquelle il voudrait nous entraîner, sans se douter, le pauvre, qu'à le suivre, nous ne ferions rien d'autre que de grossir le troupeau bien docile et bien gardé des touristes, même au plus froid et au plus humide de l'hiver, quand la Bora, soufflant sur la lagune, vous sculpte le visage à coups de serpe, et à nous perdre, anges, au milieu de cette fange.

Philippe Sollers nous donne rendez-vous à Venise. Dans lequel de ses palais compte-il nous recevoir ? Et pour combien de temps ? Nous l'aurions volontiers rejoint sur le chemin de Misso-longhi s'il y avait encore à ferrailer contre l'Ottoman, mais les choses n'étant que ce qu'elles sont, malgré notre capacité de les embellir et de nous aveugler, nous lui répondons que nous préférons rester chez nous, les pieds sur nos chenets, à regarder tomber la neige sur le miroir de nos lacs, en nous remémorant les grandes époques où les voyages étaient encore possibles et où il était loisible à certains de dépenser fastueusement leurs guinées sur une table de hasard, avant de quitter le monde pour le désert.

Cette chambre que Pascal nous avait pourtant bien recommandé de ne jamais quitter, et où la grande ombre de Proust





nous a donné rendez-vous, nous la retrouvons, non pas nue et meublée seulement d'un crucifix, mais encore toute chargée de livres. Le dépouillement du vieil homme est long et lent à se faire. Mais nous pensons marcher sur la bonne voie.

La Venise de Philippe Sollers rejoint celle de Thomas Mann : ce sont deux Venise où il n'est plus possible d'aller, vu qu'il n'est plus possible aujourd'hui de vivre ni de mourir.

Hélas, Philippe Sollers, je crains bien que Venise n'exprime plus ni la vie ni même la mort. Palais restaurés devant les pavés relookés de tel campo, touristes « reliftées » orientées et qui ne peuvent plus se perdre que collectivement. Lagune traitée contre les inondations. Musée-cimetière d'où la vie s'est enfuie comme le Christ d'un sépulcre blanchi. Stendhal y serait aujourd'hui abattu par son ordonnancement fade.

Comme ces belles villas dont le parc est devenu public, qui sont encore là mais sans vie. Sous prétexte de préserver une mémoire de choses qu'on ne sait plus appréhender ou d'une hypothétique renaissance pour des choses qu'on ne sait plus faire. Comme ce corps momifié à qui on empêche de regagner sa terre originelle, qu'on ligote sous prétexte de course à l'éternité.

Ni vivants ni morts, moins que rien en fait. Des larves, des limbes, des ombres. Encore quelques catacombes et nous aurons rejoint Pascal Quignard et son musée funéraire.

## Achever Venise

Donc il faut supprimer Venise, la mettre à mort puisqu'elle ne sait plus vivre que par perfusion touristique. Quel cœur se prendrait à la priver de sépulture ? C'est charité que d'achever un animal blessé.

On sauvera Venise : des bureaux s'y emploient, dirigés par des experts de tous pays. On prolonge bien la vie des humains. Alors pourquoi pas celle des villes ? Les techniciens sont là pour ça. Seigneur Jésus, gardez-nous des experts et de ceux qui nous veulent du bien. Quelle prophétie a jamais détourné un peuple du péché ? dit Jérémie.

Adieu Venise. Bonjour bel autrefois. Good bye Philippe Sollers. Dans votre gondole, gardez-vous des *vaporetti*. Ils font un bruit d'enfer. Le bruit des machines forgées par Vulcain. Vos feuillets risquent de s'envoler. Tenez bien le cap. Gardez vos œillères. Imitiez l'autruche, animal intelligent qui ne voit que ce qu'il veut bien voir. Les cuistres sont partout, pires que les bandits. Car eux ils pensent faire le bien. Ah, ces valsestraussiennes du café Florian ! Entendez-vous encore la nuit le chant des gondoliers ?

Restent les églises dont vous parlez si bien, car vous avez l'air de beaucoup les fréquenter. Plus belles que des palais et surtout beaucoup plus vivantes. Un royaume, un empire, le monde entier pour une belle messe. Riches, parées, bien tenues, fleuries, sentant bon. Ce sont, dites-vous, des salons de prière ou d'adoration de la présence réelle.

La théologie de la Contre-Réforme a engendré des boudoirs où l'on confesse encore ses péchés. Ah, tout l'or du monde pour un vrai péché ! Non pas un péché à la mode ou commis pour suivre la mode, ni un péché collectif, mais un de ces péchés que pouvait confesser une belle pénitente du Grand Siècle. Une comédienne aimée par le cruel Racine par exemple et abandonnée par lui. Casanova dut en entendre ! Marcher dans les églises sur des morts plus vivants que les vivants. Sortir d'un *casinetto* comme il y en avait tant au XVIII<sup>e</sup> siècle après une partie de débau-

che, traverser la lagune en gondole et aller au petit jour se faire absoudre dans l'église des Gesuati (qui ne veut pas du tout dire jésuites), c'était un des grands plaisirs princiers de la vie vénitienne d'alors. Plaisir pervers ? Pourquoi pas ? Etant bien entendu qu'il n'y a de vraie perversité qu'ingénue.

J'aime que vous citiez cette juste phrase de ce pauvre Joyce que j'eusse si bien vu avec le chapeau de cardinal, catholique qui avait perdu la foi et qui en était si mari, mais qui, dans la mécréance même, était resté profondément théologien et redoutablement thomiste, aimant toujours aller écouter les beaux offices. (Il vécut longtemps à Trieste et dut souvent se rendre à Venise.) A quel-qu'un qui lui demandait pourquoi il n'avait pas embrassé la foi protestante, il répondit avec la grande politesse qui lui était coutumière, qu'il eût jugé idiot de quitter « une absurdité cohérente pour une absurdité incohérente ». Cette alliance de cohérence et d'incohérence, c'est la définition même de la foi. « *Credo quia absurdum, ineptum* », disait un autre écrivain ecclésiastique, Tertullien.

## Terrorisme de la joie

En guerre avec la terre entière, d'un cœur brave et léger, ce que nous savons, ce que nous sentons, ce que nous croyons, ce que nous pensons, nous n'irons pas le dire à la télévision ni dans les journaux. Et même le prêtre en confession ne saura rien de nos colères, car elles sont saintes et ne sont pas des péchés, selon la parole de saint Paul qui dit : « Mettez-vous en colère et ne péchez pas. » Ne plus être en colère serait pour nous pécher gravement.

Souvenons-nous de Venise, oui, et de sa République, plus encore. Souvenons-

nous de sa classe dominante - une classe qui osa dominer, qui osa gouverner -, la plus belle de l'histoire, celle qui étant sans remords et sans mauvaise conscience aucune fut également sans péché. Personne ne lui résistait ni ne prétendait lui demander des comptes.

Ici, sur ces eaux, pendant des siècles, point de mensonges démagogiques, point ou guère de troubles, et fort peu de sang répandu. C'était un terrorisme tempéré par le bonheur, les fêtes et les plaisirs, le bonheur de chacun dans sa place. Un terrorisme de la joie de vivre, exercé par des gens de goût. Soyons en colère mais restons sereins, à l'image de celle qui fut et qui reste notre république. Ce qu'il y a de bon chez Sollers, c'est qu'il a l'air d'aimer ce dont il parle, sans pose et sans faire la fine bouche. Il n'y a en lui rien du dandy spleenétique et nihiliste qui fut longtemps la marque de fabrique de certains intellectuels à la française. Ce n'est pas de sa bouche que sortira le « non » luciférien. Il dit « oui » et « amen » à presque tout. Car il est impossible au fond de vivre dans le refus et la révolte, et Sollers tient par-dessus tout à vivre.

Au festin de la vie, il n'arrive pas dégoûté. Homme de goût, il a néanmoins un appétit d'ogre. Et le plaisir dont il fait l'éloge, en homme qui a élu le XVIII<sup>e</sup> siècle comme le siècle de la douceur de vivre, est pour lui un plaisir essentiel et non un plaisir d'hédoniste. C'est pourquoi les gens qu'il cite dans son *Dictionnaire amoureux* sont des morts qu'il ressuscite. Des morts plus vivants que les vivants.

Ce qui lui manque ? Il y a tout un versant de l'être, disons-le versant dostoïevskien, qui lui reste étranger. N'ayant d'yeux que pour le paradis, il ne voit pas l'enfer qui s'ouvre sous ses pieds.

G. J.

# Pour un anniversaire

Maurice Chappaz, ami de toujours de *choisir*, va atteindre son quatre-vingt-dix-neuvième anniversaire le mercredi 21 décembre prochain, en la haute Abbaye du Châble (VS) où il réside. Comment redire brièvement ici à celui qui est l'auteur de l'une des œuvres les plus fortes après C.F. Ramuz, au lauréat du Grand Prix Schiller Suisse qui tâtonne désormais dans les buissons obscurs, sur ces « sentiers à la fin de l'âge », combien nous l'aimons, et combien ses nombreux écrits, disséminés actuellement chez plus de seize éditeurs différents, sont appréciés par leur écriture drue et magnifique, celle qui n'appartient qu'à lui seul.

André Durussel, qui avait donné en mars 2002 dans notre revue un article consa-

cré à l'*Evangile selon Judas* (Gallimard, Paris 2001, 168 p., Prix Lipp), et qui a assisté l'écrivain lors d'une première refonte lyrique complète de *Vocation des Fleuves* de 1969 pour le compte des éditions de La Joie de lire (1998), nous propose aujourd'hui, sous forme de « poème nominatif », un souvenir datant du 6 novembre 1993. Invité par l'AAGR (Association des amis de Gustave Roud) lors d'une assemblée annuelle, Maurice Chappaz s'était en effet rendu à Carrouge-le-Jorat, afin de lire des extraits de notes d'un voyage qu'il venait d'effectuer au Canada.<sup>1</sup>

Réd.

1 • **Maurice Chappaz**, *L'Océan*, Empreintes, Lausanne 1993, 128 p.

## Une lecture océanique

Ma correspondance avec Roud,  
je suis très heureux, voyez-vous,  
qu'elle soit maintenant publiée  
chez Zoé.

Mais je ne peux pas la lire  
à haute voix  
devant vous !

Il évoque alors  
comme on raconte une histoire  
sa découverte de l'Atlantique  
avec Michène,  
puis celle des arbres, des collines  
et des gens de là-bas.

Parfois il s'interrompt  
et, calmement,  
regarde l'entourage  
un doigt posé sur la ligne.  
Puis il poursuit sa lecture  
avec une telle saveur  
que la poésie elle-même  
dans son oralité première  
entre les points et les virgules,  
tel un vin qui pétille,  
ou même une rivière,  
étincelle et brille  
à chaque page tournée.

André Durussel

# Gérer la création

On ne sent pas encore une grande présence des Eglises dans le débat sur le développement durable. Elles, et en l'occurrence l'Eglise catholique, soulignent depuis longtemps leurs actions et leur discours sociaux. L'Eglise a plus de peine par contre avec la gestion de la création. Elle se situe entre l'esprit prométhéen, remettant au passage dans leur contexte certaines citations bien connues de la Genèse sur la domination par l'homme de la nature, et une sacralisation de la nature quelque peu panthéiste, alimentée par le New Age. Ainsi, ni adorateur ni dominateur de la nature, l'homme doit s'en tenir à une éthique et à la raison. Solidarité et responsabilité sont les valeurs principalement invoquées, à l'encontre de la course au profit et à l'accumulation matérielle.

Raison, car les motifs d'agir sont, outre l'attachement à la beauté de la création, les données fournies par l'observation scientifique : les espèces se meurent, le climat dérape, les forêts tropicales sont détruites, les ressources naturelles se tarissent, l'eau est l'objet d'une inquiétude croissante, le sol est gaspillé, les transports mangent de plus en plus d'énergie... tout cela préparant des lendemains qui déchantent.

Ethique, car la préoccupation de la juste répartition des ressources entre les humains est indissociable de leur pérennité.

Bien gérer la Terre qui nous est confiée, dans la perspective du bien commun, est donc l'enjeu.

Structuré en trois parties (état des lieux, réflexion théologique, témoignages) et bénéficiant des contributions de 28 auteurs, l'ouvrage constitue un excellent dossier de référence. Le discours de Paul VI lors de la première conférence des Nations Unies sur l'environnement, à Stockholm, le 5 juin 1972, est particulièrement remarquable, tout comme l'est la relecture, à l'aune du développement durable, d'une encyclique comme *Pacem in Terris* de Jean XXIII (1963).

Néanmoins, tout en se distinguant d'une quelconque idolâtrie de la nature, c'est bien chez un saint François d'Assise ou un Teilhard de Chardin que l'Eglise devra chercher l'inspiration nécessaire pour forger, après la théologie de la libération, une véritable théologie de la création, ancrée au cœur de la foi et non exclusivement rationnelle.

Terminons sur quatre citations. « Là où tout semblait illimité, il va falloir compter et prévoir » (Pascal Roux).<sup>2</sup> « La question du développement ne peut être isolée de celle de la justice » (André Talbot).<sup>3</sup> Il faut mettre « en question le libéralisme politique qui ramène la notion du bien à la seule sphère privée » (idem). « L'Eglise demeure un lieu de contestation radicale de ce qui dans la société opprime l'homme et détruit la nature » (Pascal Roux).

Ce sont des messages de ce type qu'il faut désormais et méditer et marteler, pour que l'homme mette son savoir-faire à construire et non à détruire le monde.

**René Longet**

**Marc Stenger,<sup>1</sup>**  
*Planète vie - planète mort. L'heure des choix.* Cerf, Paris 2005, 278 p.

1 • Evêque de Troyes, président de Pax Christi France, organisation coordinatrice de cet ouvrage.

2 • Prêtre, physicien et enseignant.

3 • Prêtre, théologien et enseignant.

---

 ■ Questions de société
 

---

**Alain Mattheeuws**  
***S'aimer pour se donner***

*Le sacrement du mariage*  
 Lessius, Bruxelles 2004, 414 p.

Voici un livre qui vient en son temps. Au moment où le PACS se met à ressembler au mariage et le mariage à un contrat de location, Alain Mattheeuws replace la relation homme-femme dans sa véritable dimension anthropologique. L'être humain, affirme-t-il, trouve sa plénitude dans le don, parce qu'il est lui-même issu d'un don : il a reçu la vie, il ne l'a pas créée lui-même. Se recevoir soi-même comme donné et se donner à son tour, c'est atteindre le sens profond de l'existence.

Le don originel provient d'un autre, Dieu, et c'est ce qui en fait la richesse. De même, le don mutuel de l'homme à la femme dans le mariage trouve sa force dans la différence des sexes. C'est l'altérité partagée dans la générosité qui fait du mariage un acte véritablement créateur et non un simple contrat de droit civil.

Basé sur une forte réflexion, notamment celle du philosophe français Claude Bruaire, ce livre n'est pas à la portée de tous, mais ceux qui s'occupent de préparation au mariage ou qui ont envie d'approfondir une dimension fondamentale de l'existence humaine ont tout intérêt à s'y plonger.

Jean-Blaise Fellay

**Olivier Abel**

*Le mariage a-t-il encore un avenir ?*  
 Bayard, Paris 2005, 166 p.

Qu'est donc devenu le mariage librement consenti ? Pour Olivier Abel, le mariage tel que nous le vivons aujourd'hui est une parenthèse extraordinaire entre deux types d'alliance, à savoir le mariage arrangé ou obligé, et l'union sans aucune contrainte ou devoir. Il revisite donc le mariage « moderne » librement consenti, rappelle son origine, ses caractéristiques, son aspect révolutionnaire et surtout émancipateur et sa dimension politique. Il insiste sur le rôle du divorce comme gage de liberté et d'émancipation. Il étudie des dérives actuelles du mariage et du divorce qui mettent en péril le mariage comme « visée de bonheur et d'accomplissement ». Enfin, il propose quelques pistes pour le sauver.

Encore un livre sur le mariage et ses difficultés pourrait-on dire : la manière d'aborder la question est nouvelle pour moi (catholique), en particulier le fait de voir dans le droit au divorce une nécessité qui ferait partie du mariage.

Les références trop nombreuses à des écrivains ou à des cinéastes pas nécessairement connus rendent la lecture difficile et austère. Mais si l'on accepte de sauter quelques pages, ce livre apportera beaucoup.

Odile Tardieux

**Gérard Defois et Patrick Michel**  
***L'évêque et le sociologue***

*Croire à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle*  
*Entretiens avec Michel Cool*  
 L'Atelier, Paris 2004, 142 p.

Dans le foisonnement d'opinions en tous domaines (Eglise, vie spirituelle, enjeux sociaux et politiques, importance de la famille et de l'éducation, culture et économie), les deux hommes expriment leurs points de vue complémentaires, voire parfois divergents. Ils répondent à Michel Cool, ancien directeur du journal *Témoignage chrétien*, qui sait entraîner ces observateurs de notre société dans les méandres générés par la complexité de la vie actuelle. Comme d'autres, ils savent entretenir l'espérance. Les faits vécus par l'un et l'autre dans leurs responsabilités étendues éclairaient bien leurs propos. C'est, au final, vivant et agréable à parcourir.

Gérard Defois, archevêque-évêque de Lille, ancien recteur de l'Université catholique de Lyon, a écrit divers ouvrages dont *Les chrétiens et la société*. Patrick Michel, politologue et sociologue, directeur de recherche au CNRS, a publié, entre autres, *Politique et religions, la grande mutation*.

Willy Vogelsanger

---

 ■ Biographies
 

---

**Jean-Louis Benoît**  
***Tocqueville***

*Un destin paradoxal*  
 Bayard, Paris 2005, 376 p.

Penseur et acteur politique libéral du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Alexis de Tocqueville connaît aujourd'hui un spectaculaire regain d'intérêt. Effondrement socialo-communiste oblige. Contre les coups d'Etat des deux Napo-



léon (le grand et le petit, pour parler comme Victor Hugo, son contemporain), Tocqueville défend avec intelligence la démocratie où il voit principalement une condition de la liberté. Son analyse des corps intermédiaires dans la jeune démocratie américaine (qu'il est allé étudier sur place), son intuition des méfaits délétères de l'égalitarisme, sa méfiance à l'encontre du diktat des majorités parlementaires, et son intuition sur les rôles futurs de la Russie et des Etats-Unis rendent sa pensée stimulante.

Fort bien écrite par un des meilleurs connaisseurs de Tocqueville, cette biographie apporte un éclairage nouveau sur les rapports de la politique et du fait religieux. « Pour Tocqueville, la religion est la première force politique du pays, dans la mesure où elle se tient strictement en dehors de la sphère du politique. » Tout est dit. Tocqueville se méfiait, avec raison, des interventions cléricales dans le débat politique ; il avait notamment annoncé le retour de bâton provoqué par une adhésion dithyrambique du clergé catholique au régime, « immoral » car issu d'un coup d'Etat, du Second Empire.

Le diagnostic était pertinent ; la leçon politique n'a manifestement pas porté dans les milieux ecclésiastiques, bien qu'elle reste d'une brûlante actualité.

Etienne Perrot

**Alvaro Huerga**  
**Bartholomé de Las Casas**

*Vie et œuvres*

Cerf, Paris 2005, 492 p.

Bartolomé de Las Casas, conquistador espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle, converti, devenu religieux dominicain puis évêque du Chiapas, est surtout connu pour sa *Brève relation de la destruction des Indes*, pamphlet au vitriol qui dénonçait, en des images à couper le souffle, les crimes espagnols. Ce défenseur des Indiens est considéré avec juste raison comme l'un des fondateurs du droit naturel, tandis que son collègue Francisco de Vitoria, religieux dominicain lui aussi, formalisait à la même époque en termes juridiques ce qui n'était chez Las Casas qu'une indignation face à l'insoutenable.

Outre le pamphlet mondialement connu, Las Casas s'activa auprès de la cour de Charles Quint pour que cesse cette colonisation barbare ; il alla jusqu'à qualifier de

« sainte » la rébellion des Indiens contre les sujets du roi « très chrétien » ; car il sentait que toute souffrance infligée à un être humain, même « sauvage », est une blessure infligée au genre humain tout entier.

L'intérêt de l'ouvrage d'Alvaro Huerga, biographie exemplaire, est de mettre au jour la critique faite par Las Casas à la théologie de son époque qui justifiait la domination des Indiens par la perspective de la conversion religieuse. C'est là une position de mahométan, dit Las Casas. Serait-il incongru de rapprocher cette situation de celle provoquée par les impérialismes contemporains où la guerre est justifiée au nom des grandes valeurs ?

Etienne Perrot

■ Littérature

**Jean Romain**

**Pour l'amour des dieux**

*Voyage dans les mythologies*

Favre, Lausanne 2005, 416 p.

Dans une auberge de montagne rustique, perdue quelque part en Europe centrale dans la pluie et le brouillard, trois voyageurs et quelques autochtones attendent des personnages mystérieux dont la venue tarde à se produire. Qui sont-ils ? Peut-être est-ce là le point fort de ce roman initiatique, qui aiguise la curiosité du lecteur en même temps que croît l'impatience des hôtes réunis là.

Au bout de douze jours, les voilà enfin, les deux rhapsodes, et ils vont captiver leur auditoire en racontant le jugement de Pâris, la colère d'Achille, la chute de Troie et les tribulations d'Ulysse sur la route marine du retour. Les jours d'attente n'ont pas été perdus puisque l'un des savants voyageurs les a agrémentés par l'évocation des divinités du panthéon égyptien. Très opportunément d'ailleurs, car la jeune femme que nous allons apprendre à connaître a décidé de consacrer une année sabbatique à un grand voyage autour du monde, sur les traces des mythes fondateurs des diverses civilisations, mais aussi pour échapper à des liens qui menaçaient de devenir contraignants. Elle en nouera d'autres, éphémères ceux-là, car elle rencontrera plus d'une fois, à point nommé, quelque séduisant compagnon de voyage pour l'éclairer sur les particularités des légendes de l'endroit.

Au gré de ce vaste périple, le lecteur va croiser Gilgamesh, Mithra, Vishnu, Pangu, Yi et bien d'autres encore, sans oublier Odin, Thor ni même l'helvétique Guillaume Tell, tandis que l'héroïne estime avancer dans la connaissance de soi au fur et à mesure de sa progression géographique.

Deux typographies différentes distinguent les explications érudites des réflexions de la voyageuse, dans un ouvrage ingénieux qui n'évite pas toujours une certaine pesanteur didactique.

Renée Thélin

---

### ■ Guides

---

**Pierre Chavot**  
**Guide de la vie monastique**  
 Perrin, Paris 2005, 264 p.

Vous voulez comprendre l'engagement radical de ces moines et moniales en rupture d'un monde fou ? Vous vous intéressez à l'origine des principaux ordres ? aux grands chantiers de l'avenir ? à ce que proposent les nouvelles communautés à notre société en crise de valeurs ? Vous vous demandez comment se vivent les trois vœux (obéissance, pauvreté et chasteté) à notre époque si différente de celle de la naissance de la vie érémitique (III<sup>e</sup> siècle) ? Comment expliquer l'incroyable engouement de retraitants, souvent non-croyants, alors que le monachisme traverse une grande crise de vocations ? Ou en quoi consiste une retraite en monastère et ses enjeux pour notre vie intérieure ? Ou alors souhaitez-vous une adresse pour rejoindre moines et moniales dans le silence et participer à une liturgie qui prend sa densité par ce quelque chose de divin émanant de ceux qui ont répondu à un appel si particulier ?

L'auteur nous livre les fruits d'une longue enquête auprès des monastères catholiques français, mêlant la profondeur d'une vie spirituelle intense aux questions pratiques, aidant à vivre profondément. Beaucoup de détails en annexe, d'illustrations, photos et adresses de sites informatiques, complètent cette vue d'ensemble.

Josy-Anne Rigotti

**Marcel Dubois**  
**Jérusalem**

*Dans le temps et l'éternité*  
 Parole et Silence, Paris 2005, 130 p.

L'auteur vit depuis trente ans à Jérusalem ; il est donc tout indiqué pour nous servir de guide dans cette ville qui, selon lui, est un signe de contradiction et un pôle d'unité pour tout homme qui croit en Dieu et en sa parole.

Point de rencontre entre les trois monothéismes, l'histoire de Jérusalem est jalonnée de rivalités, de conquêtes, de vengeances et de persécutions. Les nombreuses communautés qui y vivent louent Dieu du lever au couchant et assurent ainsi le relais de la prière. Prière rythmée par les cloches des différentes églises, interférant avec les voix des muezzins des diverses mosquées et les pas des juifs pieux se rendant à leurs synagogues ou au mur du Temple.

Il en est ainsi depuis des siècles et des siècles. Il a fallu cependant attendre la fin du XIX<sup>e</sup> s. pour que cette ville devienne, pour les chrétiens, un lieu privilégié pour y étudier la parole de Dieu dans le contexte géographique ou culturel où elle a été écrite ou vécue. Ceci grâce au Père Lagrange, dominicain, fondateur de l'Ecole Biblique.

Lors de son voyage à Jérusalem, le pape Jean Paul II invitait les chefs et responsables des grandes communautés religieuses du monde entier à être ensemble pour prier. Il relevait que « la prière est le premier devoir des hommes religieux, leur expression typique ».

Après un brillant survol historique, l'auteur conclut que la vocation de Jérusalem est sans doute celle d'être un lieu de prière permanent où éclatent, hélas, de la façon la plus visible et la plus symbolique, les contradictions et les divisions qui séparent les religions.

Marie-Luce Dayer

**Alberigo Giuseppe**, *Pour la jeunesse du christianisme. Le concile Vatican II. 1959-1965*. Cerf, Paris 2005, 212 p.

**Anker Valentina**, *Otto Vautier 1863-1919. Peintures*. Galerie Selano, Genève 2005, 160 p.

**Antoine de Padoue**, *Sermons des dimanches et des fêtes. I. Du dimanche de la Septuagésime au dimanche de la Pentecôte*. Messager de Saint-Antoine/Cerf, Padoue/Paris 2005, pp. L + 244.

**Arjakovsky-Klepinine Hélène**, *Et la vie sera amour. Destin et lettres du Père Dimitri Klepinine*. Cerf/Le sel de la terre, Paris/Pully 2005, 220 p.

**Bèze Théodore de**, *Satyres chretiennes de la cuisine papale*. Droz, Genève 2005, pp. XCII + 222.

**\*\*\*Col.**, *Enjeux I. : KilomBo - Les Bouches - Au bout du rouleau - Les mots savent pas dire*. Bernard Campiche, Orbe 2005, 288 p.

**\*\*\*Col.**, *Israël et l'autre*. Labor et Fides, Genève 2005, 246 p.

**Crommelinck Luc**, *Traces de visages. Lecture d'Emmanuel Levinas et de Sylvie Germain*. Feuilles Familiales, Malonne 2005, 104 p.

**Gaulle Anthonioz Geneviève de**, *Lettres à une amie. Correspondance spirituelle*. Parole et Silence, Paris 2005, 172 p.

**Langendorf Jean-Jacques**, *Vies croisées de Victoria Ocampo et Ernest Ansermet. Correspondance 1924-1969*. Buchet-Chastel, Paris 2005, 360 p.

**Lourie Richard**, *Sakharov. Une biographie*. Noir sur Blanc, Lausanne 2005, 512 p.

**Martelet Gustave**, *Teilhard de Chardin, prophète d'un Christ toujours plus grand. Primauté du Christ et transcendance de l'homme*. Lessius, Bruxelles 2005, 280 p.

**Martin Christel, Nobécourt Lorette**, *La haine n'aura pas le dernier mot. Maggy, la femme aux 10 000 enfants*. Albin Michel, Paris 2005, 222 p.

**Martini Carlo Maria**, *Découvrir sa vocation*. Saint-Augustin, St-Maurice 2005, 226 p.

**Müller Denis, Karl Barth**. Cerf, Paris 2005, 372 p.

**Petitcollin Christel**, *Du divorce à la famille recomposée. Les pièges à éviter*. Jouvence, Bernex/Genève 2005, 92 p.

**Radcliffe Timothy**, *Pourquoi donc être chrétien ?* Cerf, Paris 2005, 314 p.

**Ramuz C.F.**, *Journal. Journal, notes et brouillons. 1895-1903*. Slatkine, Genève 2005, pp. L + 462.

**Ramuz C.F.**, *Journal. Journal, notes et brouillons. 1904-1920*. Slatkine, Genève 2005, pp. XVI + 592.

**Ramuz C.F.**, *Journal. Journal, notes et brouillons. 1921-1947*. Slatkine, Genève 2005, pp. XXII + 588.

**Ricard Matthieu**, *La Citadelle des Neiges. Conte spirituel*. Nil éditions, Paris 2005, 140 p.

**Roger Frère (= Roger Schutz)**, *Pressens-tu un bonheur ?* Presses de Taizé, Taizé 2005, 158 p.

**Roger Frère (= Roger Schutz)**, *Prier dans le silence du cœur. Cent prières*. Presses de Taizé, Taizé 2005, 124 p.

**Rozenberg Guillaume**, *Renoncement et puissance. La quête de la sainteté dans la Birmanie contemporaine*. Olizane, Genève 2005, 296 p.

**Scherer Léo**, *Le combat spirituel*. « Choisis ta vie... » Vie Chrétienne, Paris 2005, 80 p.

**Schröter Hiltrud**, *Arabesken. Studien zum interkulturellen Verstehen im deutsch-marokkanischen Kontext*. Peter Lang, Bern 2005, 278 p.

**Standaert Benoît**, *L'espace Jésus. La foi pascale dans l'espace des religions*. Lessius, Bruxelles 2005, 376 p.

**Tavaglione Nicolas**, *Le dilemme du soldat. Guerre juste et prohibition du meurtre*. Labor et Fides, Genève 2005, 166 p.

**Vidal-Graf Serge et Carolle**, *Comment bien se disputer en couple ?* Jouvence, Bernex/Genève 2005, 108 p.

**Vouga François**, *Moi, Paul*. Labor et Fides/Bayard, Genève/Paris 2005, 312 p.

# Le plaisir de déplaire

*Quelques mots, quelques phrases, jetés là tous les mois, sur Willy Brandt ou Mendès France, Jemmapes ou Rivoli, Mai 68, l'ordination des femmes. C'était mon univers, c'était ma chambre noire, ces petites bribes de révélation, sans forme ultime ni aboutie ; il y a juste un délai, juste un nombre de signes. Cela relève du métronome, s'inscrit dans une géométrique exigence du temps, cela s'appelle une chronique.*

*Il y a, dans cet étrange exercice, de la rigueur, de la désinvolture, l'ascèse journalistique de la copie à rendre, et, pourtant, la permanente ébullition d'une révolte. Contre le temps, contre ses pairs, contre soi-même. Ecrire, c'est se haïr un peu, vouloir et rejeter l'illisible buée de ce miroir à ses propres yeux tendu. Tenir une chronique, c'est jouer sa face au hasard des lecteurs, des regards, ceux qui vous aiment et ceux qui vous détestent, ceux qui mordent et ceux qui fuient, ceux qui s'accrochent et ceux qui se désabonnent. Ainsi vont les mots, ces semences de vent, ferments de dispersion ou germes de rencontre.*

*Le chroniqueur est un fils du temps, et c'est dans l'étrangeté de cette filiation qu'il faut sans doute chercher toute l'ambiguïté de son rapport à l'écriture. Car enfin, les gens normaux n'écrivent pas tous les mois, ni toutes les semaines, ni tous les jours, mais juste çà et*

*là, par besoin ou, plus rarement, par envie. Fils du temps, fils du vent, de ces archaïques familles où l'on dévorait ses enfants. Ainsi les chroniques, à peine conçues, déjà larguées, et que surgisse la suivante.*

*Une chronique n'est ni une analyse ni exactement un commentaire. Il y a, jusque dans son essence, quelques fragrances de caprices, d'humeur et de raison mêlées, entre mythe et logique, comme un mauvais songe en arrière-fond du rationnel. Verbe libre et captif à la fois, qui doit s'articuler sans trop se tendre, parfois s'évanouir. Le chroniqueur ne démontre pas, il montre. Enfin, juste un peu : disons qu'il laisse entrevoir, dans un jeu d'ombre et de lumière dont il n'est, au mieux, que l'apprenti sorcier.*

*Alors qui est-il, le chroniqueur ? Oiseau ; fils du vent ou fils du ciel ? N'est-il pas de ces lointains devins, à guetter quelque signe dans le passage de l'Aigle ? Photographe sans véritable lumière, aveugle au jour, orphelin de la nuit, même son rapport à l'actualité n'est pas simple. C'est qu'il voudrait la saisir ; mais sans l'immobiliser, la laisser vivre, sans lui faire mal. Le chroniqueur ne fixe pas, ne dit pas, il colporte, tout au plus, quelques parfums de vie. Ou de mort, c'est selon.*

*Plaire, déplaire, se faire aimer, haïr ? On verra bien. Ou plutôt on ne verra rien du tout, parce que l'enjeu n'est pas là. Lecteurs contents, furieux, lettres d'insulte ? C'est le jeu, c'est le chemin d'errance du verbe partagé. Ecrire peut*

*rassembler, disperser, donner la vie, semer la mort. Tenir une chronique n'est pas une affaire morale, c'est juste un jeu d'ombres à la bougie mourante, un renvoi d'images, ou d'ascenseur. Car l'actualité du chroniqueur, loin des modes et des paillettes, est déjà d'un autre temps, d'un autre cosmos, et paradoxalement si riche de ses archaïsmes. Il y a, dans tout cela, comme un terreau de matière fossile, à la fois démodé et explosif.*

*Les chroniques ne sont ni exactement du temps présent, ni d'absence du temps. Ne voir que l'actualité, c'est se griller le regard d'éblouissement. C'est sans doute pour cela que les journalistes de cocktails portent des lunettes de soleil. Mais vouloir ignorer son temps, c'est passer le Styx ou l'Achéron. Je n'écris pas pour le royaume des morts, ni pour le temps évanoui, mais pour renvoyer quelques signes à mes frères vivants. Car même en parlant du passé, c'est toujours aujourd'hui. Dans le miroir d'une chronique, Philippe le Bel et Mitterrand, Plutarque et les Soldats de l'An II sont figures d'un même tableau, ils sont éminemment contemporains.*

*Reste le chroniqueur, solitaire et bougon, saumâtre, ruminant. Si les gens heureux écrivaient, ça se saurait. Pourquoi ces antennes, cette folie de capter ? L'ivresse de précéder, sans doute, si puissante chez les journalistes. Et puis, ce besoin du mur, taper contre la paroi, chercher les limites. Le plaisir, oui, parfois, de déplaire. Chaque chronique n'est-elle pas un retour en Itbaque, déguisé en mendiant ? Chaque fois, tendre l'arc. Chaque fois, recommencer. Rien*

*d'acquis, rien de gagné. On peut toucher la cible, tomber à plat, produire ou rater son effet, se montrer ou disparaître, retrouver sa couronne ou la poussière.*

*Peut-être, au fond, un jeu de vie et de petite mort, montrer le monde en se fermant les yeux, se souvenir de la lumière dans une chambre noire, jeter des étincelles comme un mauvais gamin. Parce qu'il le faut, dans le temps qui s'écoule. Ecrire comme d'autres vont à vêpres. Parce que la nuit tombe, la bougie se meurt. C'est l'heure d'écrire. L'heure de la chronique.*

**Pascal Décaillet**





	<b>Adoption</b>	
LAMMERANT I.	• <i>Adoption : du rêve à la réalité</i> . . . . .	546,26
	<b>Afrique</b>	
DE GENDT R.	• <i>Afrique-Europe : partenariat entre Eglises</i> . . . . .	541,17
	• <i>Rwanda : un prêtre belge prisonnier politique</i> . . . . .	551,23
WERMTER O.	• <i>Prisonnier de son passé sanglant. Le Zimbabwe</i> . . . . .	542,21
	<b>Agriculture</b>	
JOERCHEL B.	• <i>Agriculture mondiale. Revoir les priorités</i> . . . . .	545,27
	<b>Bible</b>	
HUG J.	• <i>Le premier Evangile, un nouveau commentaire</i> . . . . .	551,9
LIVIO J.-B.	• <i>De Marie de Magdala à Marie-Madeleine</i> . . . . .	552,21
NORELLI E.	• <i>Les apocryphes</i> . . . . .	552,16
	<b>Catéchèse</b>	
COLIN M.	• <i>Retour au cœur de la foi : la catéchèse en Suisse romande</i> . . . . .	550,9
	<b>Chronique</b>	
DÉCAILLET P.	• <i>Les apparatchiks</i> . . . . .	541,44
	• <i>Les Précieuses 2005</i> . . . . .	542,44
	• <i>Le vilain mois de mai</i> . . . . .	543,44
	• <i>Le marécage œcuménique</i> . . . . .	545,44
	• <i>Pour une école simple et claire</i> . . . . .	546,44
	• <i>La voix des peuples</i> . . . . .	547-548,52
	• <i>Pensée unique anti-Chirac</i> . . . . .	549,44
	• <i>Des journaux gratuits ? Tant mieux !</i> . . . . .	550,44
	• <i>La politique avant toute chose</i> . . . . .	551,44
	• <i>Le plaisir de déplaire</i> . . . . .	552,42
	<b>Cinéma</b>	
BEDOUELLE G.-Th.	• <i>Apprendre</i> . . . . .	541,32
	• <i>Arrêt sur image</i> . . . . .	545,31
	• <i>Souvenirs du réel</i> . . . . .	546,30
	• <i>Le principe de contradiction</i> . . . . .	549,34
	• <i>Croire ou ne pas croire</i> . . . . .	551,27
	• <i>Reconnaisances</i> . . . . .	552,29
	<b>Développement</b>	
BUSS Th.	• <i>L'impasse de la violence. Campagne de carême</i> . . . . .	542,9
HUOT J.-Cl.	• <i>Financer le développement</i> . . . . .	549,30
	<b>Divorcés</b>	
LEGRAIN M.	• <i>Accueil des divorcés remariés</i> . . . . .	546,13
	<b>Editorial</b>	
EMONET P.	• <i>L'œcuménisme au défi</i> . . . . .	541,2
	• <i>Le malheur qui rassemble</i> . . . . .	542,2
	• <i>Dynamique de l'espoir</i> . . . . .	543,2
	• <i>L'héritage ignatien</i> . . . . .	544,2
	• <i>Un bon catholique</i> . . . . .	545,2
	• <i>Pour une politique responsable</i> . . . . .	546,2
	• <i>L'art de vivre</i> . . . . .	547-548,2
	• <i>Le paradoxe des JMJ</i> . . . . .	549,2
	• <i>Parole et langage</i> . . . . .	550,2
	• <i>La liberté n'est pas à vendre</i> . . . . .	551,2
	• <i>Quel avenir pour ce nouveau-né ?</i> . . . . .	552,2
	<b>Eglise</b>	
BÜCHI Chr.	• <i>L'Eglise et les médias</i> . . . . .	550,13
DE GENDT R.	• <i>Afrique-Europe : partenariat entre Eglises</i> . . . . .	541,17
LEGRAIN M.	• <i>Vers une Eglise sans prêtres</i> . . . . .	541,13
	• <i>Accueil des divorcés remariés</i> . . . . .	546,13
	<b>Eglise en Suisse</b>	
COLIN M.	• <i>Retour au cœur de la foi : la catéchèse en Suisse romande</i> . . . . .	550,9
GARDAZ Ph.	• <i>La grande complication. Réorganiser le diocèse</i> . . . . .	543,13
	<b>Europe</b>	
SARGNON J.	• <i>Europe et Turquie. Au-delà des préjugés</i> . . . . .	542,17
	<b>Euthanasie</b>	
MÜLLER D.	• <i>Compassion ou compulsion ? Assistance au suicide et euthanasie active</i> . . . . .	546,18
PETITE J.	• <i>Un problème pour les soignants : la fin de vie</i> . . . . .	546,22
	<b>Expositions</b>	
NEVEJAN G.	• <i>Impressions du Nord</i> . . . . .	543,30
	• <i>Une saison française</i> . . . . .	547-548,42
	• <i>Sauvagerie et classicisme : Johann Heinrich Füssli</i> . . . . .	550,29
	<b>Indonésie</b>	
DÄHLER F.	• <i>Indonésie, la passion de la démocratie</i> . . . . .	546,22
	<b>Interreligieux</b>	
EMONET P.	• <i>Rabbins et imams pour la paix. Entretien avec le Grand Rabbin Marc Raphaël Guedj</i> . . . . .	543,21
RÜTISHAUSER Ch.	• <i>L'Eglise interpellée par le judaïsme</i> . . . . .	549,13
SCHELLING Th.	• <i>Dialogue islamo-chrétien</i> . . . . .	550,17
	<b>Jésuites</b>	
DELHEZ Ch.	• <i>Alberto Hurtado. Saint apôtre chilien</i> . . . . .	552,26
MARION-VEYRON R.	• <i>Jésuites et psychanalyse. Une acculturation contemporaine ? (Louis Beirmaert, Michel de Certeau)</i> . . . . .	545,1
	<b>Judaïsme</b>	
HALPÉRIN J.	• <i>Les enseignements du Shabbat</i> . . . . .	547-548,28
RÜTISHAUSER Ch.	• <i>L'Eglise interpellée par le judaïsme</i> . . . . .	549,13
	<b>Lettres</b>	
DURUSSEL A.	• <i>Pour un anniversaire. Maurice Chappaz</i> . . . . .	552,36
JOULIÉ G.	• <i>Raffiné et dégoûté. Joris-Karl Huysmans</i> . . . . .	541,35
	• <i>La femme qui est restée femme (Colette)</i> . . . . .	542,29
	• <i>George Sand. La femme qui voulait devenir un homme</i> . . . . .	543,36
	• <i>Diderot. La singularité française</i> . . . . .	545,33
	• <i>Le désir de Dieu. Jacques Chessex</i> . . . . .	546,36
	• <i>De la délicatesse et de la volupté</i> . . . . .	547-548,32
	• <i>Les filles de Macbeth</i> . . . . .	549,36
	• <i>Dieu : personnage de roman. Dostoïevski</i> . . . . .	550,32
	• <i>L'historiographe de la Providence. Joseph de Maistre</i> . . . . .	551,33
	• <i>Adieu Venise (Philippe Sollers)</i> . . . . .	552,32
	<b>Livres ouverts</b>	
CHRISTIAENS L.	• <i>Francis Blanchard. L'Organisation internationale du travail</i> . . . . .	541,39
DAYER M.-L.	• <i>Antoine Bloom. Rencontre avec le Dieu vivant</i> . . . . .	542,36
	• <i>René Luneau. L'enfant prodigue</i> . . . . .	551,38
DESTHIEUX M.	• <i>Eric Fuchs. Faire voir l'invisible</i> . . . . .	550,38
DUCARROZ Cl.	• <i>Groupe des Dombes. « Un seul maître » L'autorité doctrinale dans l'Eglise</i> . . . . .	542,33

GARCIA A. • <i>Guy Lescanne. 15/25 ans. « On ne sait plus qui croire... »</i> .....547-548,46	
LONGCHAMP A. • <i>Teilhard. Parutions récentes</i> .....544,48	
LONGET R. • <i>Marc Stenger. Planète vie - planète mort</i> .552,37	
ROBERT J.-D. • <i>Nancy Huston. Professeurs de désespoir</i> 543,39	
SCHELLING Th. • <i>Plonk et Replonk. Les plus beaux dimanches après-midi du monde</i> .....551,37	
WALTER F. • <i>Guy Bedouelle. L'Histoire de l'Eglise</i> .....545,37	
ZOLLER R. • <i>Benoît Dumas. Les Suisses aux galères de France 1601-1793</i> .....550,36	
<b>Médias</b>	
BORY V. • <i>Presse catholique. S'ouvrir, une urgence</i> .542,14	
BÜCHI Chr. • <i>L'Eglise et les médias</i> .....550,13	
<b>Mondialisation</b>	
HUOT J.-Cl. • <i>Financer le développement</i> .....549,30	
JOERCHER B. • <i>Agriculture mondiale. Revoir les priorités</i> .545,27	
<b>Œcuménisme</b>	
BEAUPERE R. • <i>Œcuménisme. Appel aux prophètes et aux saints</i> .....541,9	
ZURN J.-P. • <i>Démocratiser la théologie. L'expérience de l'A.O.T.</i> .....545,13	
<b>Philosophie</b>	
AMHERDT F.-X. • <i>Paul Ricoeur, une pensée universelle</i> ....550,22	
• <i>Les chrétiens et la politique, selon Paul Ricoeur</i> .....550,25	
BOSKO K. • <i>Emmanuel Mounier</i> .....547-548,36	
CORNU M. • <i>Le temps d'exister</i> .....547-548,13	
<b>Politique internationale</b>	
DÄHLER F. • <i>Indonésie, la passion de la démocratie</i> .546,22	
DE GENDT R. • <i>Rwanda : un prêtre belge prisonnier politique</i> .....551,23	
SMEDJEBACK M. • <i>L'objection de conscience en Israël</i> .....549,27	
WERMTER O. • <i>Prisonnier de son passé sanglant. Le Zimbabwe</i> .....542,21	
<b>Portrait</b>	
AMHERDT F.-X. • <i>Paul Ricoeur, une pensée universelle</i> ....550,22	
BOSKO K. • <i>Emmanuel Mounier</i> .....547-548,36	
DELHEZ Ch. • <i>Alberto Hurtado. Saint apôtre chilien</i> .....552,26	
MARION-VEYRON R. • <i>Jésuites et psychanalyse. Une acculturation contemporaine ? (Louis Beirnaert, Michel de Certeau)</i> .....545,17	
RYAN J. • <i>Un homme bon, Clotario Blest 1899-1990</i> 549,22	
<b>Psychologie</b>	
ROMANENS M. • <i>Remettre les pendules à l'heure</i> ....547-548,18	
VANISTENDAEL St. • <i>La résilience et les surprises de Dieu</i> .....552,11	
<b>Réfugiés</b>	
ELA J.-M. • <i>Un Dieu métis</i> .....543,17	
WILLEMIN J.-B. • <i>Le drame des NEM : qui est dans l'illégalité ?</i> .....549,18	
<b>Société</b>	
BÜCHI Chr. • <i>Le grand silence. La misère de l'allemand en Suisse romande</i> .....543,26	
EGGER M.-M. • <i>La vitesse : enjeux politiques</i> .....547-548,23	
ERNST H. • <i>Le repos du septième jour</i> .....551,18	
LAMMERANT I. • <i>Adoption : du rêve à la réalité</i> .....546,26	
WILLEMIN J.-B. • <i>Le drame des NEM : qui est dans l'illégalité ?</i> .....549,18	
	<b>Spiritualité</b>
	ECK S. • <i>Le refus des structures</i> .....545,9
	EMONET P. • <i>Le stress ou la lenteur</i> .....547-548,9
	FUGLISTALLER B. • <i>Maintenant et toujours</i> .....542,8
	• <i>Millefeuilleilles et compagnie</i> .....546,8
	• <i>Contraintes et débordements</i> .....547-548,8
	• <i>Feu rouge et discernement</i> .....550,8
	• <i>« Ah la crise ! »</i> .....552,8
	JAKAB A. • <i>L'oraison dominicale chez les Pères de l'Eglise</i> .....551,13
	LONGCHAMP A. • <i>Dieu nous aime-t-il vraiment ?</i> .....546,9
	PETITE J. • <i>La leçon des hortensias</i> .....552,9
	RUEDIN L. • <i>Du bon usage de l'image</i> .....541,8
	• <i>Le temps de la récréation</i> .....543,8
	• <i>Une existence pour les autres</i> .....545,8
	• <i>Le grand gagnant</i> .....549,8
	• <i>Une piste d'atterrissage</i> .....551,8
	RYAN J. • <i>Le tombeau du Christ</i> .....543,9
	VANISTENDAEL St. • <i>La résilience et les surprises de Dieu</i> .....552,11
	<b>Teilhard de Chardin P.</b>
	BRÜCHSEL R. • <i>Foi en Dieu et foi au monde</i> .....544,4
	• <i>Adorer l'univers, malgré le tsunami</i> .....544,19
	• <i>Comment lire Teilhard</i> .....544,46
	DAMBRICOURT MALASSE A.
	• <i>Entre science et conscience</i> .....544,37
	DUPLEIX A. • <i>La foi eucharistique</i> .....544,13
	KING U. • <i>L'amour chez Sorokin et Teilhard de Chardin</i> .....544,27
	LONGCHAMP A. • <i>Parutions récentes</i> .....544,48
	MANTOVANI F. • <i>Pierre Teilhard de Chardin et Pavel Florenski</i> .....544,32
	ORDONNAUD G. • <i>Construire en commun une terre solidaire</i> .544,23
	PAILLARD E. • <i>Teilhard et « les jeunes »</i> .....544,42
	TRENNERT-HELWIG M.
	• <i>Patrie spirituelle, Eglise et Compagnie</i> ....544,8
	<b>Temps</b>
	CORNU M. • <i>Le temps d'exister</i> .....547-548,13
	EGGER M.-M. • <i>La vitesse : enjeux politiques</i> .....547-548,23
	EMONET P. • <i>Le stress ou la lenteur</i> .....547-548,9
	ERNST H. • <i>Le repos du septième jour</i> .....551,18
	HALPÉRIN J. • <i>Les enseignements du Shabbat</i> ....547-548,28
	JOULIÉ G. • <i>De la délicatesse et de la volupté</i> ....547-548,32
	ROMANENS M. • <i>Remettre les pendules à l'heure</i> ....547-548,18
	<b>Théâtre</b>
	BORY V. • <i>L'enfer sur terre</i> .....543,33
	• <i>Entre le vrai et le faux</i> .....546,33
	• <i>Variations sur la douleur</i> .....551,30
	<b>Théologie</b>
	ELA J.-M. • <i>Un Dieu métis</i> .....543,17
	HUG J. • <i>Le premier Evangile, un nouveau commentaire</i> .....551,9
	KUSAR St. • <i>L'évidence et le paradoxe de la foi</i> .....549,9
	RÜTISHAUSER Ch. • <i>L'Eglise interpellée par le judaïsme</i> .....549,13
	ZURN J.-P. • <i>Démocratiser la théologie. L'expérience de l'A.O.T.</i> .....545,13
	<b>Turquie</b>
	SARGNON J. • <i>Europe et Turquie. Au-delà des préjugés</i> .542,17

**JAB**  
**1950 Sion 1**

envois non distribuables  
à retourner à  
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge

# *La lecture*

**nous ouvre des mondes intérieurs**



# Librairie Saint-Paul

Pérolles 38 • CH-1705 Fribourg • Tél. 026 426 42 11/12 • Fax 026 426 42 00  
E-mail: [librairie@st-paul.ch](mailto:librairie@st-paul.ch) • [www.st-paul.ch/librairie](http://www.st-paul.ch/librairie)